Admmistration et Rédaction :
1303, 4ème Avenue Ouest
Prince-Albert, Sask., Téléphone 2964

Abonnement :
Un an, Canada - $1.50
Un an, Étranger - $2.00

A.-F. AUCLAIR, O.M.I., Directeur

LE PATRIOTE DE L'OUEST

Le seul journal français de la Saskatchewan
Organe des Catholiques de langue française du Nord-Ouest
Paraissant tous les mercredis

NOTRE FOI! NOTRE LANGUE!

8ième Année — PRINCE-ALBERT, SASK., MERCREDI 23 OCTOBRE 1918 — No. 33

La question des langues

L'exemple de l'Angleterre

Un grand homme d'Etat disait un jour à son fils, qui voulait suivre la carrière de son père: "Mon enfant, si tu veux réussir, ne te contente pas de regarder dans les livres, regarde souvent par la fenêtre.

Il paraît évident que quelques-uns des nôtres ne regardent pas assez souvent par la fenêtre, ne se tiennent pas suffisamment au courant de ce qui se passe au-delà des frontières, et ne peuvent alors profiter des exemples et des leçons que leur donnent les autres nations.

Ainsi dans notre province, ils veulent exclure de nos écoles tout enseignement des langues étrangères. Or ils devraient se mettre au courant de ce qui vient de se passer en Angleterre.

Il y a deux ans, le premier ministre, Lloyd George, a nommé une Commission connue sous le nom de Commission Leathes, du nom de son président. Cette commission fut chargée de faire une enquête sérieuse sur l'éducation donnée aux enfants dans les écoles de l'Angleterre. Pour former cette commission, il choisit les hommes les plus compétents en matière d'éducation. De suite, ils se sont mis à l'œuvre. Ils sont entrés en relations avec les présidents et les professeurs des universités les plus renommées; ils ont visité eux-mêmes un grand nombre d'écoles; ils ont tenu compte des remarques qui leur ont été faites par une foule de personnages instruits et parfaitement au courant de la question scolaire; ils sont allés dans les principales institutions de l'Europe afin de constater ce que l'on y fait pour la bonne formation des enfants.

Et il y a à peine quelques mois, après un travail des plus sérieux, ils ont fait un rapport intéressant que nos législateurs devraient avoir entre les mains avant de se prononcer sur la question importante qu'ils auront bientôt à résoudre.

Et que dit ce rapport? Il affirme d'abord la grande négligence qui se manifeste en Angleterre pour l'étude des langues vivantes, négligence qui est loin de faire honneur à la nation et qui est à son grand détriment.

"Cette négligence, dit le rapport, est un symptôme de l'apathie intellectuelle de notre pays ou plutôt d'un intérêt excessif porté à d'autres occupations, aux sports et à des amusements semblables."

En Angleterre donc, les parents ne se soucient guère que leurs enfants soient instruits, mais ils tiennent à ce qu'ils soient de bons joueurs de foot ball et d'autres jeux de ce genre. "Un très grand nombre de nos citoyens, disent les commissaires, tolèrent l'instruction plutôt qu'ils ne l'accueillent avec bienveillance. Et cependant l'étude des langues vivantes constitue un entraînement qui tend au développement des facultés les plus élevées, de l'imagination, du sens esthétique, de l'entendement intellectuel".

Cette négligence des langues vivantes a fait un grand tort au commerce anglais dans le passé et plusieurs maisons importantes ont déclaré à la Commission qu'elles étaient souvent obligées de prendre des employés allemands, à cause de leur connaissance des langues vivantes.

Cette négligence est de nature, dans l'avenir, à être encore plus nuisible au commerce anglais, car, dit le rapport, "les besoins du commerce après la guerre exigeront non seulement une étude plus étendue et plus approfondie des langues étrangères, mais d'autres études dont la possession des langues est la clef: la connaissance intime du caractère des façons de penser, des conditions et des capacités économiques des peuples étrangers."

Jusqu'à présent, l'Anglais a voulu n'être qu'un homme d'affaires et de négoce: toute la vie pour lui paraissait trop se résumer dans le "business". Mais aujourd'hui, pour réussir, même en affaires, il va lui falloir se livrer plus ardemment à la culture intellectuelle et se donner à l'étude des langues.

Et quelle est la principale de toutes les langues européennes qu'il devra posséder? La commission n'hésite pas à dire que c'est la langue française. Il me semble utile de citer et ce que disent les commissaires de cette langue à laquelle nous sommes si attachés et les raisons pour lesquelles ils la préfèrent à toutes les autres:

"On peut, disent-ils, juger de l'importance d'une langue par le rôle qu'a joué le peuple qui la parle dans le développement de la civilisation moderne, par la valeur intrinsèque de sa littérature, par sa contribution aux connaissances sérieuses de notre temps et par son utilité pratique dans les relations commerciales et internationales.

"Le français est sans conteste la langue la plus importante dans l'histoire de la civilisation moderne... Pendant des siècles, la France a été la tête reconnue de l'Europe dans les arts et les sciences... En ce qui concerne les buts pratiques, la grande majorité des témoins entendus a accordé au français la première place... Non seulement le français est la langue diplomatique, c'est la langue qu'on emploie ordinairement comme langue intermédiaire entre personnes de nationalités différentes."

"Puis la proximité géographique donne aussi à la langue française une valeur spéciale pour les Anglais; et les malheurs actuels endurés ensemble créeront un lien éternel de sympathie entre les deux nations... A tous les points de vue, le français est, pour nous surtout, la plus importante de toutes les langues vivantes. Il a et il doit garder la première place dans toutes nos écoles et nos universités."

Si tous nos journaux voulaient consentir à publier avec de gros titres cet éloge si mérité de la langue française, quel bien ils feraient! Comme ils contribueraient à éclairer nos gens, à leur donner des idées plus justes, à leur inspirer des sentiments plus délicats, à leur faire prendre une ligne de conduite plus raisonnable, plus favorable au progrès réel de notre pays!

Une des raisons données par ces commissaires pour que l'Anglais étudie d'abord la langue française, c'est que son pays est voisin de la France. Or ici l'Anglais est citoyen d'une colonie dont les Canadiens français sont citoyens comme lui et avant lui.

Il doit donc comprendre que les Canadiens français possèdent ici la plus longue histoire et les traditions les plus anciennes, que leur langue ne doit pas et ne peut pas être regardée comme une langue étrangère; il doit se rappeler qu'ils ont été les premiers maîtres de ces immenses territoires qui sont aujourd'hui le Canada, que les rives de nos grands fleuves et de nos grands lacs gardent le souvenir de leurs héros et de leurs missionnaires; que l'histoire du Canada doit à leurs aïeux tout son intérêt et tout son lustre; il doit se convaincre facilement qu'ils se croient autorisés à apprendre et à parler leur langue, que l'univers entier regarde comme une œuvre d'art travaillée par les siècles, d'une beauté à nulle autre pareille, accessible à toutes les hautes pensées et à tous les nobles sentiments.

CANADIEN

La bonne réplique

Du "Devoir", sous la signature d'Omer Héroux :

"Il y a quelques jours, un journal anglais de la Saskatchewan réclamait la disparition du "Patriote de l'Ouest." notre confrère de Prince-Albert.

"Le "Patriote de l'Ouest a signalé l'attaque, pour montrer la pensée de fond de l'adversaire et son désir de supprimer tout ce qui n'est pas anglais, mais il ne s'est point attardé en vaines lamentations sur le malheur des temps. Il a tout de suite improvisé la bonne, la juste réplique qui s'imposait, celle qui correspond au genre d'action que l'on pratique en Saskatchewan.

"Dans un numéro de douze pages, plus vivant que jamais, il demande à ses lecteurs... de doubler son tirage, tout simplement. Qui plus est, il leur démontre, et de façon très claire, que la chose est la plus facile du monde. Ils n'ont qu'à le vouloir!

"En effet, il suffirait que chacun d'eux, soit en Saskatchewan, soit dans l'Est, soit aux Etats-Unis, suscitât ou payât un nouvel abonnement pour faire le compte désiré, pour doubler le tirage et l'influence de son journal. Quelques-uns peut-être ne le peuvent point, mais combien d'autres pourraient multiplier l'effort! Le résultat devrait aisément être dépassé.

"Nous souhaitons, pour notre part, succès au "Patriote". Il le mérite pour la campagne qu'il mène et pour son intérêt propre.

"Aux menaces de mort ce qu'il faut opposer, c'est la vie, la vie active, débordante. Qui sait si, pour le "Patriote" comme pour tant d'autres oeuvres, ne se réalisera pas, encore une fois, la théorie de "obstacle sauveur?"

Pas d'armistice pour l'Autriche

Le président Wilson ne peut accepter l'offre de paix de l'Autriche-Hongrie tant que celle-ci n'a pas satisfait les aspirations nationales de son peuple.

Le président Wilson a répondu à la note du gouvernement austro-hongrois faisant des propositions de paix aux Alliés. Il déclare que l'autonomie pure et simple pour les différentes nationalités de l'Empire austro-hongrois ne sont plus acceptables; elles doivent avoir la liberté. Voici le texte de la note américaine:

"Le président croit de son devoir de dire au gouvernement austro-hongrois qu'il ne peut accepter les suggestions actuelles de ce gouvernement à cause de certains événements de la plus grande importance qui, survenus depuis son discours du 8 janvier dernier, ont nécessairement modifié l'attitude et la responsabilité du gouvernement des Etats-Unis. Parmi les quatorze propositions de paix formulées par le président à cette époque se trouvait la suivante:

"Aux populations d'Autriche-Hongrie, dont nous désirons voir les places parmi les nations sauvegardées et assurées, on devrait accorder le plus libre essor vers le développement autonome."

"Depuis que cette phrase a été écrite et prononcée au congrès des Etats-Unis, le gouvernement des Etats-Unis a reconnu l'état de guerre entre les Tchéco-Slovaques et les empires allemand et austro-hongrois et le conseil national tchéco-slovaque comme un belligérant *de facto* du gouvernement allemand, revêtu d'une autorité propre pour diriger les affaires militaires et politiques des Tchéco-Slovaques. Il a également reconnu de la façon la plus complète la justice des aspirations nationalistes des Jougo-Slaves vers la liberté.

"Le président n'est donc plus libre d'accepter l'autonomie pure et simple de ces populations comme une base de paix, mais est obligé d'insister pour qu'eux, et non pas lui, soient les juges de quelle action, de la part du gouvernement austro-hongrois, satisfera leurs aspirations, leur conception de leurs droits et de leur destinée comme membres de la famille des nations."

* * *

Le Conseil national des Tchéco-Slovaques, reconnu par les gouvernements alliés comme un belligérant *de facto*, a déclaré solennellement l'indépendance de la nation tchéco-slovaque. Une déclaration dénonçant l'allégeance à la dynastie des Hapsbourg et fixant le principe de la fondation d'une république a été publiée à Paris et transmise aux divers gouvernements alliés.

Suivant une dépêche de Berlin, les Tchéco-Slovaques sont maîtres de Prague.

SIMPLES NOTES

L'échange de notes entre Washington et Berlin est revenu à la mode tout comme avant l'entrée en guerre des Etats-Unis. Tout de même, ces petits papiers ont autrement d'importance aujourd'hui qu'ils en avaient alors et la conversation a changé de ton, avere.

* * *

La prétention du président Wilson à régler le régime intérieur de l'Allemagne paraissait à beaucoup, il n'y a pas longtemps encore, téméraire et impraticable. Ne voit-on pas maintenant que cette grave question est devenue la condition fondamentale de la paix! Le gouvernement de Berlin l'admet et il accepte la discussion sur ce point. Que de chemin parcouru depuis quelques mois!..

* * *

Le but principal de la dernière note allemande semble être de nous faire comprendre que la constitution de l'Empire est modifiée de telle sorte que tout pouvoir arbitraire ne peut plus exister et que le gouvernement actuel représente bien la volonté populaire. On remarquera que dans tout ceci il n'est pas plus question des Hohenzollern que s'ils n'avaient jamais existé. M. Wilson ne va-t-il pas exiger des précisions?

* * *

Pour ce qui est des atrocités qu'on lui reproche sur terre et sur mer, l'Allemagne se contente de les nier—comme toujours—et crie bien haut qu'on calomnie l'armée et le peuple allemands.

* * *

L'impression générale qui se dégage de la situation n'est-elle pas que les Empires du Centre désirent réellement la paix et paraissent disposés à faire tous les sacrifices nécessaires pour l'obtenir? Mais n'oublions pas que le dernier mot appartient à nos chefs militaires. Et pour le moment encore, ils ne jugent pas à propos de parler à l'ennemi autrement qu'avec leurs canons.

* * *

Pendant que les négociations se poursuivent avec une remarquable rapidité, étant donnée la sage lenteur habituelle des chancelleries, les armées alliées continuent leurs magnifiques succès. Bientôt la fameuse question de régler les conditions dans lesquelles devra se faire l'évacuation du territoire envahi n'existera plus. Nos soldats l'auront résolue, et d'une façon plus satisfaisante que ne sauraient le faire les plus habiles diplomates.

* * *

L'épidémie de grippe espagnole qui sévit dans le pays est grave assurément, mais il n'y a pas lieu de s'abandonner à la panique. Il est bien vrai que la liste des décès, dans l'Est, est assez longue; mais il convient de s'arrêter moins au nombre des morts et davantage à celui des malades. Pour dix morts que l'on constate, il y a des milliers et des milliers de malades qui se rétablissent.

* * *

Dans nos provinces de l'Ouest, le fléau ne peut causer les mêmes ravages que dans l'Est. Là-bas, une température pluvieuse a singulièrement facilité ses progrès. Avec le magnifique automne sec dont nous jouissons ici, la grippe va se trouver mal à l'aise parmi nous.

* * *

Le Dr Seymour, commissaire de la santé publique pour la Saskatchewan, fait appel à tous les médecins et garde-malades pouvant offrir leurs services pour combattre l'épidémie de la grippe espagnole. En plusieurs endroits de la province, l'assistance médicale fait grandement défaut.

* * *

A l'occasion d'un bref séjour à Saskatoon de l'honorable Walter Scott, le Phoenix constate que l'ex-premier ministre de la Saskatchewan, bien que retiré de la vie publique depuis deux ans, est une force politique reconnue et exprime le voeu qu'il reprenne bientôt sa place parmi les vrais hommes d'Etat du pays.

La conversation continue entre Washington et Berlin

L'Allemagne répond au président Wilson.—L'armistice sera réglée par les généraux.—Les armées allemandes n'ont commis aucune atrocité.—Les sous-marins allemands n'ont coulé aucun canot de sauvetage.—Il n'y a plus de pouvoir arbitraire en Allemagne: le nouveau gouvernement représente la volonté populaire; l'offre de paix vient du peuple allemand.

L'Allemagne répond à la dernière note du président Wilson:

"En acceptant la proposition d'une évacuation des territoires occupés, le gouvernement allemand est parti de la supposition que la procédure de cette évacuation et les conditions d'un armistice seraient laissées aux aviseurs militaires et que la position actuelle des forces des deux côtés sur le front doit former la base pour des arrangements sauvegardant et garantissant cette position.

"Le gouvernement allemand suggère au président qu'une opportunité soit fournie de fixer les détails. Il a confiance que le président des Etats-Unis n'approuvera aucune demande qui serait irréconciliable avec l'honneur du peuple allemand et avec l'ouverture de la voie à une paix juste.

"Le gouvernement allemand proteste contre le reproche d'actes illégaux et inhumains fait aux armées allemandes de terre et de mer et par là même au peuple allemand. Pour couvrir une retraite, des destructions seront toujours nécessaires et elles sont exécutées en autant que le permet la loi internationale. Les troupes allemandes ont reçu les instructions les plus strictes d'épargner la propriété privée et de prendre soin de la population du mieux qu'elles peuvent. Quand des transgressions à ces instructions sont commises, les coupables sont punis.

Le gouvernement allemand nie aussi que la marine allemande, en coulant des bateaux, ait jamais, de propos délibéré, détruit les canots de sauvetage avec leurs passagers. Pour ce qui est de ces accusations, le gouvernement allemand propose que les faits soient examinés par des commissions neutres.

"Dans le but d'éviter tout ce qui pourrait entraver l'œuvre de la paix, le gouvernement allemand a envoyé à tous les commandants de sous-marins des ordres afin d'empêcher le torpillage des vaisseaux de passagers, sans cependant, pour raisons techniques, pouvoir garantir que ces ordres atteindront chaque unité sous-marine en mer avant son retour.

"Le président pose comme condition fondamentale de la paix la destruction de tout pouvoir arbitraire pouvant, isolément, secrètement et de sa seule volonté, troubler la paix du monde. A ceci, le gouvernement allemand répond:

"Jusqu'à présent, la représentation du peuple dans l'Empire allemand n'a pas eu d'influence sur la formation du gouvernement. La constitution ne prévoyait pas un concours de la représentation populaire dans les décisions de paix et de guerre. Ces conditions viennent juste de subir un changement fondamental. Un nouveau gouvernement a été formé en complet accord avec les désirs de la représentation populaire basée sur le suffrage direct égal, universel et secret.

"Les chefs des grands partis du reichstag sont membres de ce gouvernement. A l'avenir, aucun gouvernement ne peut prendre ou garder le pouvoir sans posséder la confiance d'une majorité du reichstag.

"La responsabilité du chancelier de l'Empire devant la représentation du peuple est légalement développée et sauvegardée. Le premier acte du nouveau gouvernement a été de déposer devant le reichstag un projet de loi modifiant la constitution de l'Empire de sorte que le consentement de la représentation populaire soit requis dans les décisions de guerre et de paix. La permanence du nouveau système est, d'ailleurs, garantie non seulement par les sauvegardes constitutionnelles, mais aussi par la détermination inébranlable du peuple allemand dont l'immense majorité approuve ces réformes et demande qu'elles soient maintenues.

"La question du président avec qui lui et les gouvernements alliés contre l'Allemagne traitent —a donc sa réponse claire et non équivoque par la déclaration que l'offre de paix et l'armistice viennent d'un gouvernement exempt de toute influence arbitraire et irresponsable, soutenu par l'approbation d'une écrasante majorité du peuple allemand".

Signé: SOLF".

Les journaux anglais et français presque sans exception, accueillent la réponse allemande au président Wilson avec impatience et méfiance. L'opinion générale est que les Alliés ne doivent accepter rien autre chose qu'une reddition complète et sans condition. Si l'Allemagne n'est pas prête à se soumettre, la guerre doit continuer encore.

Le nouveau délégué est arrivé à Ottawa

Son Excellence Mgr Pietro di Maria, évêque de Catanzaro et délégué apostolique du Canada, est arrivé à Ottawa vendredi. Un nombreux clergé et des laïques en vue attendaient le représentant du Saint-Siège à son arrivée à la gare.

Lorsque Son Excellence mit le pied sur le quai de la gare, il fut reçu par Mgr Routhier, administrateur de l'archidiocèse d'Ottawa. Tous les prêtres et les laïques baisèrent la main du nouveau délégué qui offrait à tous le plus gracieux sourire.

Son Excellence adressa la parole. Elle assura le bonheur qu'elle éprouvait de se trouver dans la capitale du Canada et pria le clergé présent de transmettre à toutes les familles ses bénédictions les plus abondantes.

Le nouveau délégué apostolique est de haute taille et plutôt maigre. La bonté semble être le trait distinctif de sa personne.

La Hongrie indépendante L'Autriche Etat fédéral

A une séance du parlement hongrois une proclamation a été lue déclarant la Hongrie Etat indépendant.

D'un autre côté, l'empereur Charles a lancé un manifeste déclarant que pour réaliser le désir de son peuple, l'Autriche doit devenir un Etat confédéré dans lequel chaque nationalité aura, sur le territoire qu'elle occupe, sa propre autonomie locale.

Ce projet ne comporte pas, cependant, l'union de la Pologne autrichienne avec un Etat indépendant de Pologne.

La ville de Trieste et les environs, conformément au désir de leur population, seront traités séparément.

Mort de Sir Evariste Leblanc, lieutenant-gouverneur de la province de Québec

Sir Evariste Leblanc est mort vendredi soir à Spencerwood, après une longue maladie. Il était âgé de 64 ans.

Lettres au "Patriote"

A PROPOS DES CHEVALIERS DE COLOMB

Monsieur le Rédacteur.

A deux reprises vous avez parlé, dans le *Patriote*, contre les Chevaliers de Colomb. C'est incompréhensible, puisqu'un grand nombre de Chevaliers sont canadiens-français et que vous êtes dans la Saskatchewan la sentinelle vigilante de notre 'Langue et de notre Foi. Ici, les principaux officiers des Chevaliers de Colomb sont français, ce sont: M. l'avocat Giroux, Grand Député général pour l'Alberta, le lieutenant Turgeon, le capitaine Boileau et M. Paul [illegible], ce dernier ex-soldat et rédacteur d'une feuille bien [illegible] en marge des partis politiques l'*Union*, d'Edmonton.

Un grand nombre de nos compatriotes par tout le Canada sont Chevaliers de Colomb et il me semble que vous devriez, à cause de cela, et aussi du bien qu'est appelée à faire cette organisation, la seconder ou du moins ne pas la critiquer.

J. Patrice Giroux
10207—113ème Rue
Edmonton, Alta.

Réponse de la Rédaction

M. J. Patrice Giroux s'étonne que le *Patriote*, "sentinelle vigilante de notre langue et de notre foi dans la Saskatchewan", ne soit pas un chaud admirateur de l'oeuvre des Chevaliers de Colomb et se permette même, de temps à autre, de les critiquer. Il trouve la chose "incompréhensible", étant donné qu'un grand nombre de Chevaliers sont canadiens-français.

Au risque de scandaliser notre honorable correspondant, nous n'hésitons pas à lui répondre que le *Patriote* est précisément dans son rôle de "sentinelle vigilante de notre langue et de notre foi" lorsqu'il met nos compatriotes en garde contre l'Association des Chevaliers de Colomb, société nettement irlandaise et anglicisante, n'offrant pour les nôtres aucun avantage religieux ou national, mais constituant au contraire un danger sérieux pour notre foi et notre langue.

Tous nos ennemis les plus acharnés en font partie: ce serait déjà une raison plus que suffisante pour s'en méfier. Le fait qu'un grand nombre de Canadiens français, au dire de notre correspondant, y sont affiliés ne change rien à la chose. Il y aura toujours des gens qui aiment à jouer avec le feu.

D'après le témoignage d'un prêtre des Etats-Unis qui a été Chevalier pendant trois ans, la société des Chevaliers de Colomb est une singerie de la franc-maçonnerie. D'ailleurs, l'un de ses membres fondateurs, Patrick Coughlin, était un franc-maçon authentique qui avait demandé par testament, d'avoir des funérailles maçonniques et qui les a eues.

L'un des membres fondateurs de la cour des Chevaliers de Colomb de la ville de Québec a déclaré, le 28 mai 1910, que lui et un grand nombre de ses amis ont démissionné parce que "l'on voulait faire servir la société à des fins qu'ils jugeaient malhonnêtes.... Ainsi *l'on faisait entrer des Canadiens français et l'idée de la société était de les combattre*".

Un ancien "Grand Knight" qui habite la Nouvelle Angleterre disait au sujet de l'entrée des nôtres dans cette société: "Je suis un "Knight" depuis une dizaine d'années, mais je n'ai jamais engagé un de mes compatriotes à faire partie de cette société, qui tombera le jour où elle cessera de poursuivre son but qui est de mener de front les intérêts irlandais et catholiques. Les Franco-Américains devraient comprendre que leurs intérêts les appellent ailleurs et que s'il leur faut absolument une organisation remuante et prodigue de ses deniers ils feraient mieux d'en organiser une dans leur propre milieu et conforme à leurs besoins. L'ordre des Chevaliers de Colomb ne nous fera jamais contribuer qu'à des oeuvres d'anglicisation. C'est ainsi que des milliers de Canadiens français ont souscrit des milliers de dollars pour l'université catholique de Washington, qui ne nous fera jamais que des prêtres à mentalité et langue anglaise. Pour ce qui est des Canadiens de la province de Québec, leur engouement pour cette société est tout simplement absurde, c'est du badaudisme et rien de plus".

Veut-on savoir maintenant ce que pensent les Francs-maçons de la société des Chevaliers de Colomb? Voici le certificat que lui décernait le maire Sears, de Sioux City, devant la Grande Loge de l'Iowa:

"Nous, Maçons nous ne pouvons pas entrer dans les Knights of Columbus, mais si nous le pouvions, nous y trouverions assez de traces de notre rituel pour nous y sentir parfaitement chez nous. Nous y verrions les reproductions voilées de nos signes, de nos poignées de mains, de nos cérémonies: bien plus, nous y trouverions nos principes. Je sais et je crois plus que cela. *Je sais que le temps approche où l'abîme qui sépare maintenant l'Eglise catholique et la Franc-Maçonnerie sera comblé par l'action réunie des Chevaliers de Colomb et de la Fraternité maçonnique.*"

D'autre part, l'*Acadia*, feuille maçonnique officielle, expliquant à ses lecteurs ce qu'est la société des Chevaliers de Colomb, disait entre autres choses:

"C'est une milice active et secrète créée par l'ambition cléricale.... *Le but caché des Knights of Columbus est de supplanter les éléments catholiques français du Canada et des Etats-Unis*, de s'emparer un jour du pouvoir religieux dans les deux pays et de former une seule religion: le catholicisme anglais".

Nous croyons en avoir dit suffisamment pour expliquer notre attitude vis-à-vis des Chevaliers de Colomb. Si M. J. Patrice Giroux réussit à nous persuader que nous sommes dans l'erreur, que cette société est au contraire sympathique à notre cause et que les Canadiens français qui en font partie en retirent de grands avantages au point de vue national, nous sommes prêts à modifier notre ligne de conduite.

Mgr Fallon n'a pas été invité à faire du recrutement en faveur des Chevaliers de Colomb parmi les Canadiens français de l'Alberta.

Dans notre dernier numéro, nous avons fait écho à une information du *Bulletin*, d'Edmonton, d'après laquelle Mgr Fallon, évêque de London, devait venir à Edmonton et dans le nord de l'Alberta, parler en faveur de l'Association des Chevaliers de Colomb dans les centres canadiens-français. Notre confrère l'*Union*, d'Edmonton, publie à ce sujet la note suivante:

"Nous lisons, dans le *Bulletin* de samedi, l'annonce d'une campagne parmi la population française pour le recrutement de 2,000 Chevaliers de Colomb.

Nous apprenons aussi de source autorisée que Mgr. Fallon n'a pas été invité par les autorités religieuses ni par le président provincial des Chevaliers de Colomb à venir à Edmonton.

Mgr Emard, évêque de Valleyfield est le chapelain général pour le "Chez-nous du Soldat", au Canada; de plus, la société des Chevaliers de Colomb n'a pas de chapelain général, chaque conseil ayant son propre chapelain.

A Edmonton, Mgr Pilon, Grand Vicaire, était chapelain du Conseil en 1917, et le R. P. Lacoste en 1918.

La bonne foi de notre confrère nous semble hors de doute, mais non celle de son correspondant."

Mort du R. P. Suffa, O.M.I.

Le R. P. Suffa, O.M.I., curé de l'église Sainte-Marie, à Régina, est mort après quelques jours de maladie, victime de la grippe espagnole.

C'était l'un des prêtres les plus connus de l'Ouest et sa perte sera vivement ressentie, surtout parmi les catholiques allemands, au service desquels il s'était particulièrement dévoué. Il avait pris une part active à la fondation de la West Canada Publishing Company, de Winnipeg, et à celle du "Wolksverein", association des catholiques de langue allemande.

Caillaux devant la Haute Cour

A la suite du rapport fait au gouvernement français par le ministère de la Justice sur l'enquête au sujet des accusations portées contre l'ex-premier ministre Caillaux, le député Louis Loustalot et Paul Comby, le cabinet a immédiatement émis un décret convoquant la Haute Cour pour le 29 octobre, afin de juger les trois accusés. Ils seront jugés d'après l'article de la loi constitutionnelle de 1875 concernant les attentats criminels contre la sûreté de l'Etat.

La campagne de la Saskatchewan

M. Ernest Bilodeau écrivait récemment que la prochaine campagne contre le français et toutes les langues non-anglaises s'appellerait probablement la campagne de la Saskatchewan. M. Omer Héroux, à l'occasion d'un discours prononcé à Régina par le chef officiel de l'orangisme, M. Hocken, fait justement remarquer que si l'on réussit à supprimer le français en dehors de la province de Québec on n'hésitera pas, bientôt, à attaquer la *réserve* elle-même. "Le cri de l'*unité linguistique* nécessaire jeté dans l'Ouest sera repris chez nous, écrit-il. On proclamera qu'il n'y a pas plus de raisons de laisser subsister, dans l'ensemble de la Confédération, le groupe français du Québec qu'il n'y en avait de tolérer dans les autres provinces les minorités françaises".

Voici la conclusion de l'article de M. Omer Héroux:

"Pour le moment donc, c'est sur la Saskatchewan que paraît se concentrer le principal effort des orangistes et de ceux qu'ils font marcher par ignorance, peur ou complaisance. L'objectif est très clairement désigné: c'est la suppression, dans les écoles officiellement reconnues de la province, de toute langue autre que l'anglais. M. Hocken vient de le répéter après beaucoup d'autres. Les éloges à la France, aux héros de Verdun, au génie de Foch, les pleurs sur les malheurs des petites nationalités tyrannisées par les Centraux n'ont rien à faire avec cela. Au congrès des commissaires d'écoles, on a hué un orateur polonais et un prêtre-soldat de France (en uniforme) qui osaient protester contre l'ostracisme projeté.

A cette campagne, nos compatriotes de là-bas entendent opposer, pour leur part, une énergique résistance: résistance sur le terrain législatif, résistance en dehors du parlement, sur le terrain de l'action quotidienne. Nous avons signalé déjà les mesures prises pour assurer aux écoles bilingues des institutrices compétentes. Tout récemment, on est allé plus loin: on a entrepris de franciser l'aspect des centres franco-canadiens, de faire passer dans la vie quotidienne les principes de ce bilinguisme dont l'on réclame l'application à l'école.

Et c'est une très sage résolution. Les menaces et les manoeuvres des orangistes, il faut en tenir compte. Il faut s'efforcer de les déjouer; mais le principal ennemi, ce n'est pas en dehors de nous souvent qu'il réside. Et c'est dans tous les détails de notre vie qu'il faut opposer aux assimilateurs une résistance intelligente et constante.

A quoi servira de faire reconnaître les droits légaux du français à l'école, si l'atmosphère anglicisante qu'on laissera subsister alentour imprègne tout de suite les petits Canadiens français de cette idée que leur langue n'a pas droit de cité dans le pays—ou que leurs pères n'ont pas le courage de lui rendre publiquement hommage?"

Un Directeur de l'Education pour les nouveaux Canadiens

Un poste important vient d'être créé par l'honorable Martin dans le ministère de l'Education: celui de directeur de l'éducation parmi les nouveaux Canadiens. Le titulaire en sera le Dr Anderson, ancien inspecteur d'école dans le district de Yorkton.

Ses fonctions consisteront à s'occuper des écoles dans les centres mixtes et de langue étrangère, concurremment avec les inspecteurs réguliers. Il aura surtout à assurer à chaque école de ces districts un instituteur pleinement qualifié, de préférence un "British born".

Le Dr Anderson aura des pouvoirs étendus et agira comme commissaire officiel dans les districts où le besoin s'en fera sentir.

Révolution à Sofia?

D'après une information contenue dans des dépêches de Vienne et de Russie, une révolution aurait éclaté à Sofia et l'on se battrait dans les rues entre les ouvriers bolshevistes et les troupes. Plus de 3000 personnes auraient été tuées.

SHELL RIVER, Sask.

Le dimanche 27 octobre, nous aurons une partie de paniers au profit de notre église. Nos amis des environs voudront certainement participer à cette petite fête et nous leur souhaitons d'avance une cordiale bienvenue.

Charles Gill, peintre et poète, vient de mourir à l'âge de 47 ans. Il avait étudié la peinture à Paris et avait été l'un des plus brillants élèves canadiens de Gérôme. Ses principaux tableaux sont: la Beauté vainqueur du Temps *et le* Rêve et la Raison.

Charles Gill était, depuis plus de vingt ans, professeur de dessin à l'Ecole Normale Jacques-Cartier: il enseignait aussi la peinture aux cours gratuits du Monument national.

MOUVEMENT DE L'A.C.F.C.

Une occasion à saisir

Nous avons des oeuvres nombreuses à soutenir. Toutes sont utiles, nécessaires, voire indispensables; mais il en est une qui les dépasse toutes en importance. Chose curieuse, cependant, un trop grand nombre des nôtres encore n'y apportent qu'une attention distraite.

Combien de franco-catholiques, par ailleurs sincères et bien intentionnés, ne se soucient nullement de soutenir le journal dévoué a la défense de leurs idées? Combien qui, au lieu de lui donner leur concours, dans la mesure où ils le peuvent, ne songent au contraire qu'à l'accabler de leurs critiques les plus sévères et souvent les plus injustifiées?

Il y a quelque chose de plus dangereux pour nous que l'hostilité déclarée de nos ennemis: c'est l'abstention irraisonnée et le manque de coopération de la part de ceux qui devraient être nos amis.

La plupart des oeuvres catholiques et nationales qui nous sont chères à tant de titres sont vouées fatalement à une disparition plus ou moins rapide si elles ne sont pas énergiquement et constamment défendues par notre presse. L'oeuvre du bon journal est donc pour nous l'oeuvre par excellence, celle dont dépendent toutes les autres.

Au moment où l'organe officiel de notre Association lance un appel au public pour augmenter son influence en faisant monter son tirage, il nous paraît opportun de rappeler cette vérité trop méconnue.

Pour ce qui concerne l'A.C.F.C., vous êtes-vous jamais arrêtés à considérer les services précieux et permanents qu'elle reçoit du Patriote? Vous rendez-vous compte que ce journal est un rouage absolument indispensable dans notre organisation, que sans lui elle n'existerait même pas?

Notre Comité Exécutif l'a si bien compris qu'il n'a pas hésité à s'inscrire en tête de la liste pour cinquante abonnements. Le Cercle local de Prince-Albert, de son côté, a souscrit vingt-cinq abonnements. L'exemple est donné. Tous les cercles de la province devraient le suivre.

Il est bon de faire remarquer qu'il ne s'agit pas d'un pur don à faire à l'oeuvre du journal. Le Patriote ne nous demande pas de venir à son secours. Dieu merci. Il se suffit à lui-même. Il suggère seulement qu'on le fasse pénétrer dans un plus grand nombre de foyers, surtout en dehors de la province, afin que par lui l'Ouest soit mieux connu et notre cause rendue plus familière à nos compatriotes de l'Est. Les meilleurs esprits de là-bas sont aujourd'hui tous convertis à l'idée de l'unité de front sur tous les théâtres. Ils savent que la sécurité des avant-postes importe absolument à leur propre défense chez eux. Ils tâchent de nous attirer les sympathies dont nous avons besoin. A nous de les aider, dans la mesure de nos forces. L'instrument tout indiqué pour remplir ce rôle est notre journal qui ira régulièrement, chaque semaine, entretenir nos amis lointains de nos projets, de nos luttes, de tout ce qui nous concerne.

Ainsi nous atteindrons sûrement de nombreux compatriotes susceptibles de venir grossir nos rangs, et auprès de ceux-là, le Patriote, par sa simple visite hebdomadaire, aura plus de succès que le plus éloquent des agents de colonisation.

Chaque cercle local de l'A.C.F. n'est-il pas intéressé lui-même à promouvoir les intérêts de son centre en y amenant de nouveaux colons? Voilà une belle occasion à saisir. Rien que parmi les parents et amis de ses membres, il y a une facile propagande à faire qui ne manquera pas de porter ses fruits.

Vous n'avez peut-être pas en caisse la somme nécessaire pour agir honorablement, selon votre désir légitime; mais une souscription spéciale ou une soirée dans ce but réglera la difficulté. Qu'on se mette à l'oeuvre sans tarder.

DONATIEN FRÉMONT,
Chef du Secrétariat.

SHELL RIVER, Sask.

Le dimanche 27 octobre, nous aurons une partie de paniers au profit de notre église. Nos amis des environs voudront certainement participer à cette petite fête et nous leur souhaitons d'avance une cordiale bienvenue.

NOTRE CAMPAGNE DE PROPAGANDE

Souscripteurs ayant payé quatre abonnements ou plus

(Deuxième liste)

Ralliement français et catholique, Québec.
Alfred Paré, Saskatoon.
Dr Martial Lavoie, Howell.
Abbé Bourdel, Howell.
Rdes Sœurs de la Présentation, Duck Lake.
René Barré, Duck Lake.
Charles Doucette, Duck Lake.
G. Gervais Duck Lake.
Dr. N. H. Touchette, Duck. Lake.
R. P. J. E. Tessier, O.M.I., Duck Lake.
Rdes Sœurs de la Providence, Howell.
Albert Rousseau, Howell.
Philippe Lafrenière, Howell.
L. P. Fortin, Saskatoon.
Emile Grézaud, Duck Lake.
A. Dumoulin, Duck Lake.
M. J. Dubois, Duke Lake.
J. C. Bichon, Howell.
Gustave L. Orban, Howell.
Amédée Painchaud, Howell.
Aimé Masson, Howell.
Victor Doucette, Rosthern.
Ovide Dubé, Duck Lake.
M. Courchène, Duck Lake.
Charles Doucette, Duck Lake.
Gédéon Doucette, Duck Lake.
Hector Desilet, Howell.
Théodore Grimard, Howell.
Eugène Doucette, Duck Lake.
Charles Masson, Howell.
L. Normand, Howell.
C. A. Benoît, Howell.
P. Pelletier, Elstow, Sask.
R. P. Lajeunesse, Big River.
Henri Allain, Delmas.
Joseph Prince, Delmas.
François Bellavance, Delmas.
Charles Fillion, Delmas.
Victor Rivard, Delmas.
Alphonse Lavallée, Delmas.
Joseph Gareau, Delmas.
J. A. Roy, Delmas.
Ulric Douville, Delmas.
Aimé Fortier, Delmas.
R. P. A. Watelle, O. M. I., Delmas.

MEYRONNE, Sask.

Séance mensuelle du cercle local de l'A. C. F. C. le dimanche soir 6 octobre, sous la présidence de M. Joseph Jetté, vice-président, en l'absence du président, M. F. X. Bouvier.

Trente-cinq membres sont présents. M. l'aumônier demande si l'on est d'avis de continuer à tenir les réunions le premier dimanche de chaque mois, attendu que ceci n'avait été adopté, à la dernière assemblée, qu'à titre d'essai. Aucune objection n'étant soulevée, on décide à l'unanimité de se réunir, jusqu'à nouvel ordre, le premier dimanche de chaque mois.

Notre dévoué curé, qui est un colonisateur renommé et qui ne perd jamais l'occasion de faire preuve de son zèle à l'oeuvre qu'il a tant à cœur de mener à bon terme, demande à ce que les membres de notre cercle lui viennent en aide en lui faisant connaître les noms de ceux qui ont des termes à louer, afin qu'il puisse y installer de bons Canadiens français et par là faire de notre localité un centre exclusivement canadien français. On peut remarquer, par les applaudissements de l'assistance que tous se feront un devoir de se rendre aux désirs de notre aumônier.

Le président se fait ensuite un plaisir de présenter le conférencier de la réunion, le Dr L. A. Aubin. Celui-ci avait choisi comme sujet de sa conférence: *l'Amour de la Patrie, Patriote et Patriotisme*, qui lui a valu un franc succès, salué à plusieurs reprises par des acclamations et des applaudissements prolongés.

Il nous fait voir l'importance qu'il y a pour tous les Canadiens français à bien connaître l'histoire de leur pays, et suggère que chaque famille se fasse un devoir de se procurer une histoire du Canada, et de la bien étudier, afin d'y puiser l'espérance en l'avenir de notre nationalité, surtout à une époque aussi critique que celle que nous traversons.

Il termine en conseillant à tous les membres de faire acte de vrais patriotes, en encourageant les journaux qui se tiennent sans cesse sur la brèche et ne se lassent jamais de nous venir en aide, en faisant tout en leur pouvoir pour sauvegarder notre foi, notre langue.

Sur l'invitation du secrétaire, notre aumônier nous parle aussi de l'histoire du Canada, depuis la découverte de l'Amérique jusqu'à l'arrivée de Jacques Cartier. M. le curé est très éloquent et finit sa petite causerie en nous laissant sous l'impression qu'il continuera à nous entretenir sur le même sujet aux prochaines assemblées.

M. Benjamin Soury-Lavergne remercie, au nom de tous les membres du Cercle, notre aumônier ainsi que le Dr L. A. Aubin, pour leurs intéressantes causeries qui ne manquent pas de ranimer notre patriotisme, et de nous faire aimer davantage notre cher Canada, tout en nous faisant envisager l'avenir sous de meilleurs jours.

Sur invitation du secrétaire M. J. M. Vandal, M. B. Soury-Lavergne accepte avec plaisir de parler à la prochaine réunion. La réputation du conférencier étant connue, nul doute que tous les membres seront présents le 3 novembre. Ce sera sans doute un sujet des plus intéressants qu'ils auront l'occasion d'entendre traiter.

Quatre membres nouveaux ont donné leur adhésion à l'Association. Ce sont: Mme L. A. Aubin, MM. Ed. Philibert, Arthur Laplante, Arthur Brière.

Ça et là

Les Etats-Unis ayant décidé de ne pas continuer l'heure de l'été après le 27 octobre, le Canada suivra l'exemple. Les horloges seront retardées de soixante minutes le dimanche 27 octobre, à deux heures du matin.

* * *

Le contrôleur du papier ne prendra aucune mesure pour restreindre la consommation du papier à journal. Les journaux feront volontairement, d'ici trois mois, les réductions nécessaires, faute de quoi on les y obligera par des règlements sévères.

* * *

A noter le beau succès remporté par les élèves de l'école de Duck Lake à l'exposition scolaire de Rosthern et surtout la conclusion qu'en rapporte notre correspondant: Après la séance, un auditeur intelligent glissa à l'oreille du ministre de l'Education, qui venait de complimenter les vainqueurs: "N'est-ce pas que nos enfants des écoles bilingues peuvent apprendre deux langues sans que l'anglais en souffre trop?" A quoi l'honorable Martin répondit par un aimable sourire.

* * *

On dit que les Mennonites venus l'été dernier des Etats-Unis dans l'Ouest canadien s'en retournent maintenant de l'autre côté de la frontière. On ignore cependant si leur retraite est due à une action du gouvernement à la suite des protestations de différentes sociétés.

* * *

On semble avoir prêté peu d'attention au récent arrêté ministériel qui décrète que, d'ici la fin de la guerre, les ouvriers n'ont plus le droit de se mettre en grève. Cet arrêté n'a d'ailleurs pas mis fin aux grèves. A Calgary, 2,000 ouvriers refusent de retourner au travail. Le gouvernement semble peu empressé d'agir.

Grande victoire alliée dans les Flandres

Les Alliés poursuivent leur avance victorieuse en Belgique et dans le nord de la France.—Lille, Douai, Ostende, Zeebrugge, Roubaix, Tourcoing sont délivrés.—Toute la côte belge est maintenant aux mains des Alliés.—La retraite allemande est partout habilement conduite.

Mercredi 16 octobre

L'avance dans les Flandres continue

Dans les Flandres, les Anglais ont capturé la ville de Menin, un centre très important de chemin de fer, à quatre milles environ au nord-ouest de Tourcoing.

Les troupes alliées sont maintenant à moins d'un mille de la ligne de chemin de fer Courtrai Thourout.

La ville belge de Thourout a été capturée par les Alliés.

Thourout constituait une importante position stratégique et un centre vital de transport, sur lequel était assise une grande partie du système de transport allemand.

Depuis dimanche matin huit divisions allemandes ont été complètement désorganisées dans les Flandres, et il est tout probable que plusieurs autres divisions tenues en réserve ont eu grandement à souffrir. Ce ne fut pas une bataille avec des objets limités, mais plutôt une poussée. La résistance fut acharnée en certains endroits, mais nulle part désespérée.

On a trouvé la ville de Roulers pratiquement non endommagée. Les sapeurs français ont découvert de nombreuses mines et en ont coupé les fils.

Entre Lens et Armentières, les mouvements de l'ennemi indiquent qu'il va opérer une autre retraite.

Evacuation de Zeebrugge et d'Ostende

Plusieurs des plus gros torpilleurs allemands ont récemment quitté Zeebrugge, l'une des bases navales de l'Allemagne sur le littoral belge, durant une nuit d'orage. Les navires étaient remplis de soldats allemands et ont pris la direction de l'Allemagne. On rapporte que l'ennemi évacue aussi Ostende. Les batteries des Alliés dominent les voies de communication entre la région de Lille et le secteur d'Ostende.

Les Alliés à Lille

Les patrouilles anglaises sont entrées à Lille ce matin.

Jeudi 17 octobre

Recul considérable en Belgique

Les Allemands ont commencé une retraite sur une grande échelle, dans la Belgique septentrionale. La cavalerie française approche de Thielt, à 7 milles des rives du canal allant de Bruges à Gand. Le canal n'est qu'à 10 milles de la frontière de la Hollande.

L'ennemi bat si rapidement en retraite que l'infanterie française, anglaise et belge, au moins au centre du front de bataille, a entièrement perdu contact avec les Allemands. Les Belges qui avancent de chaque côté des chemins de Thourout-Ostende et de Thourout-Bruges ont défait les Teutons qui se replient rapidement.

Cela est indubitablement l'une des plus grandes et des plus vitales victoires de la guerre. La vaillante petite armée belge, aidée par des troupes d'élite françaises et anglaises, a libéré une bonne tranche du territoire belge que les Allemands occupaient depuis le début de la guerre, et a enlevé des positions d'une telle importance que les Allemands devront peut-être évacuer toute la côte belge.

De plus l'avance de l'infanterie des Alliés, précédée de détachements de cavalerie française qui vont rapidement de l'avant, a laissé toute la région de Lille et des centres miniers et manufacturiers de Tourcoing, de Roubaix et de Tournai dans un saillant qui s'approfondit d'heure en heure, et que les Allemands ne peuvent espérer conserver. La cavalerie française, qui est à la tête des troupes alliées, a fait une merveilleuse besogne. Hier, elle a parcouru une distance de plus de 10 kilomètres, faisant de fréquentes charges, avec toute la fougue particulière à la cavalerie, contre des postes isolés de mitrailleurs qui ont vainement essayé d'enrayer sa progression. Quelques-uns de ces mitrailleurs, faits prisonniers, ont déclaré qu'ils sont tout à fait incapables de comprendre pourquoi ils se battent encore. Un officier a dit: "Nous avons offert toutes les conditions de paix du monde; personne ne semble vouloir les accepter".

Vendredi 18 octobre

Toute la côte belge aux mains des Alliés

Les marins anglais et français sont entrés à Ostende sans opposition de la part des Allemands. Des quantités énormes de munitions que l'ennemi n'a pas eu le temps d'enlever ont été capturées.

Zeebrugge est occupé par les Alliés; la ville est partiellement en feu.

L'infanterie belge a fait son entrée à Bruges aujourd'hui.

Les Allemands se préparent à inonder les terres basses situées au sud de la Scheldt, dans l'est de la Belgique. Les habitants ont reçu l'ordre d'abandonner leurs foyers immédiatement.

Une magnifique victoire

Les trois grandes villes de Lille, Douai et Ostende sont délivrées. C'est le couronnement d'une formidable bataille qui dure depuis trois mois et qui a débuté par l'offensive victorieuse du général Mangin le 18 juillet.

Un grand nombre de villes, de bourgades et de villages ont été libérés, ainsi que des centaines de milles carrés de territoire.

La route de Bruxelles est ouverte aux armées françaises et belges et il est permis d'espérer que le roi Albert fera son entrée dans sa capitale plus tôt qu'on le croyait tout d'abord.

La prise d'Ostende permet aux Alliés de débarquer des renforts et de lancer des forces puissantes contre l'extême droite de l'armée allemande.

Les Allemands ont fait une résistance acharnée sur certains points. C'est ainsi qu'Iseghem, au sud-ouest de Roulers, a changé quatre fois de mains avant de rester définitivement aux Anglais.

Ceux-ci occupent environ un tiers de Courtrai et les Allemands détiennent le reste.

Samedi 19 octobre

15000 Allemands internés en Hollande

La ligne alliée sur la côte belge s'étend maintenant de la côte hollandaise jusqu'à l'est de Bruges et au sud de Courtrai. Les points suivants ont encore été occupés aujourd'hui: Chereng, Hasniy, Vred et Cattelet.

Les troupes anglaises sont entrées à Eecloo. Quinze mille Allemands cernés contre la frontière ont dû se réfugier en Hollande où ils ont été internés.

Les troupes allemandes retraitent dans la direction de Gand et d'Anvers.

Roubaix et Tourcoing délivrés

Les deux grandes villes manufacturières de Roubaix et de Tourcoing ont été occupées hier par les troupes anglaises.

Les grandes victoires récentes des Alliés sont longuement acclamées à la Chambre des députés, en France. Le président Deschanel vient à peine de rappeler la libération de Lille, Douai, Ostende et Bruges, que Clémenceau se lève et annonce que Roubaix et Tourcoing sont également tombés aux mains des Alliés.

Lundi 21 octobre

Une retraite magistrale

Les autorités militaires les plus compétentes admettent que la retraite allemande a été conduite, jusqu'ici, de façon magistrale. On ignore encore si l'ennemi pourra tenir sur l'Aisne et l'Oise, ses positions vitales, mais les prédictions d'une déroute complète sont considérées comme prématurées pour le moment.

Au nord de l'Aisne et de la Serre, les Allemands occupent maintenant leur seconde ligne de retraite, appelée position Hunding. Sa longueur est d'environ 75 milles, dont les quatre cinquièmes se trouvent derrière des cours d'eau pouvant être grossis artificiellement, constituant ainsi de formidables obstacles. On peut s'attendre à ce que l'ennemi y fasse une résistance désespérée et s'y maintienne, si possible, jusqu'à la retraite de ses armées en Belgique et en Flandre française.

Nouvelle attaque des Français en Belgique

Ce matin des forces françaises considérables se sont portées à l'attaque contre le centre du front en Belgique. Elles font d'excellents progrès dans la direction de Gand.

La situation générale en Belgique semble être que les Alliés font une pose toujours inévitable après une si rapide avance.

Les armées alliées ont pris le gros canon de 15 pouces avec lequel les Allemands bombardaient Dunkirk l'année dernière: il était intact.

Les Méthodistes, au cours de leur conférence tenue à Hamilton ont adopté une résolution demandant au gouvernement de voter une loi défendant de fumer dans les endroits publics. Cependant, trouvant cette attitude trop puritaine ils sont revenus sur leur décision et ont adopté une autre résolution demandant une loi défendant de fumer aux jeunes gens qui n'ont pas encore atteint l'âge de 18 *ans.*

DUCK LAKE, Sask.

Dimanche, 13 octobre, fête de St. Edouard, roi d'Angleterre, le P. Tessier, curé, à la grand'messe, invite les paroissiens à s'adresser à St. Edouard pour obtenir la cessation du fléau de la guerre. Ce royal patron doit particulièrement s'intéresser à la cause qui nous préoccupe.

Lundi, 14 octobre, séance musicale et littéraire au Pensionnat de la Présentation de Marie. Nous citons quelques numéros d'un programme bien choisi.

PIANO.—*Rapsodie Hongroise; Mélodie en F.* de Rubinstein, *ballades*, etc

CHANTS.—*Le Moulin*, de Botrel; *Les Litanies des Tranchées, "Just a Baby's prayer"*, et autres romances.

Ces Litanies des Tranchées révèlent quelques-unes des misères de nos pauvres soldats, et aussi leur confiance filiale en la douce Reine de la Paix. Elles sont suivies d'un tableau vivant, "Une scène d'Hôpital", où plusieurs garde-malades sont à soulager des blessés, des mourants. Le tic-tac du vieux moulin dit, à sa manière: "Travaille, mais sanctifie le Dimanche; sois charitable et discret; fais ton devoir, et la fin sera douce".

Un pas gymnastique fut exécuté par seize fillettes avec une précision parfaite, et en même temps une grâce charmante.

La partie littéraire consiste surtout en lectures de quelques essais, en anglais et en français, reproductions de travail classique, déclamations.

"Mon retour au Couvent", par A. Babineau, "La Médaille", "La Femme forte", "A night with a Wolf", "How a Soldier was saved", nous intéressent tour à tour. "A Midnight Murder", récité par une des élèves institutrices récemment arrivées de la Province de Québec, nous amuse par une finale comique inattendue, mais nous prouve surtout qu'il est possible, avec de l'énergie et de la bonne volonté, d'apprendre à manier nettement et correctement une langue étrangère en six semaines!

Les élèves des grades inférieurs déclament joliment "Somebody's Darling," "One, Two, Three," qu'elles ont emprunté à leurs livres de lecture et préparé en classe.

Enfin, "La Femme Forte," une page de l'Ecriture paraphrasée avec justesse et bon goût, embellit et fait aimer les devoirs quotidiens. Elle laisse les auditeurs sous une impression de courage renouvelé pour reprendre, au lendemain de deux jours de fête, la tâche laborieuse de l'élève ou du professeur.

Les battages sont à peu près finis, grâce au beau temps dont nous avons été favorisés depuis le mois d'août. Duck Lake prouve encore une fois que dans nos parages la récolte ne manque pas.

On n'arrive peut-être pas aux rendements fabuleux dont se vantent certaines localités des prairies, mais notre région mi-boisée mi-prairie n'a pas encore connu de saison sans récolte. Même si le grain a gelé quelque peu, au moins il y en a, et pas mal aussi. Plusieurs ont battu du 30, du 35, et même du 40 minots à l'acre. Ce qui veut dire, en outre de nombreux meulons de paille dont se régaleront les beaux troupeaux de Shorthorns ou de Herefords, que chaque cultivateur trouve le temps d'élever tout en récoltant ses milliers de boisseaux de blé.

Et on se prépare à en cultiver encore davantage: à preuve les instruments aratoires qui augmentent,—pour remplacer les bras qui diminuent. Les tracteurs Ford semblent en faveur en ce moment; on les dit simples et rapides à l'ouvrage. MM. Paul et Eugène Doucette viennent de s'en procurer chacun un, après M. Malfair et l'Ecole St. Michel.

—M. C. Harbec a acheté les lots qui séparent le presbytère de l'école Stobart. Il est en train d'éclaircir le taillis qui en couvre une partie et d'y mettre une clôture en fil de fer.

—Mme Sinclair doit vendre à l'enchère ces jours-ci sa terre avec le roulant et le bétail; une soixantaine de têtes.

—M. A. Leray s'est aménagé un comptoir dans l'ancien magasin juif qu'il a acquis, et à ses occupations de cultivateur et de sculpteur de pierre, il a ajouté celle de marchand de pain. Assis sur une voiture bombée, mue par un moteur hippique, c'est lui qui succédant à M. Pézeril distribuera désormais aux citoyens de Duck Lake le pain quotidien fait à Prince-Albert.

—Mercredi, 16 courant, le district s'est enrichi d'une nouvelle organisation: un club d'autos. Mandé par quelques citoyens, M. Fred. Betts, le sympathique organisateur de la Ligue des Automobilistes de la Saskatchewan, venait de Saskatoon fonder un club local.

Devant une trentaine de propriétaires d'autos réunis à l'hôtel de Ville, il exposa le but et les avantages de la Ligue. Le gouvernement augmente le prix des licenses d'autos et limite les octrois aux municipalités pour l'entretien des routes. Il faut faire amender ces lois au plus tôt. Le moyen, c'est de se *liguer*, alors nous pourrons parler fort avec quelque chance d'être entendus. Autre avantage: par l'entremise de la Ligue le club local peut se procurer des poteaux-indicateurs qui empêcheront le voyageur étranger de se perdre à tout bout de champ, comme ça arrive en revenant de Prince-Albert à Duck Lake, par exemple.

Les auditeurs présents furent facilement convaincus, et séance tenante, on décida de former un Club Local et de procéder à l'élection des officiers. Furent élus: président, Rév. J. E. Tessier, O.M.I.; Sec.-Trésorier, M. J. E. Dionne; comité exécutif: MM. J. Pozer, E. Perret, J. Bontoux. La première assemblée générale aura lieu samedi le 2 novembre. Les membres y recevront leur carte d'affiliation, et on nommera les différents sous-comités.

—Jeudi et vendredi derniers avait lieu à Rosthern une exposition scolaire pour les écoles visitées par l'inspecteur Keith. Travaux de dessein et l'aiguille, produits des jardins scolaires, concours d'épellation et de chant, le tout couronné par une grande séance publique où le premier ministre Martin et le professeur Rose, de l'Université de Saskatoon prirent la parole. De cette intéressante exposition ce qu'il convient de souligner, c'est le remarquable succès remporté par les élèves des écoles bilingues dans un concours où, il va sans dire, tout se faisait en anglais. Les juges n'ont pu s'empêcher de qualifier, de "splendid" le succès de nos élèves de Duck Lake, dont *pas un* n'était de langue anglaise, ce qui ne les a pas empêché de décrocher les premiers prix. Voilà des faits bien propres à *boucher* les loyalistes partisans du "One flag, one language", s'ils n'étaient d'avance bouchés à l'émeri. Après la séance, un auditeur intelligent glissa à l'oreille du ministre de l'éducation, qui venait de complimenter les vainqueurs: "N'est-ce pas que nos enfants des écoles bilingues peuvent apprendre deux langues sans que l'anglais en souffre trop?" A quoi l'Honorable Martin répondit par un aimable sourire.

SHELL RIVER, Sask.

Le dimanche 27 octobre, nous aurons une partie de paniers au profit de notre église. Nos amis des environs voudront certainement participer à cette petite fête et nous leur souhaitons d'avance une cordiale bienvenue.

Pour vos mesdames! Le jus de de citron blanchit le teint

Comment faire une lotion de toilette pour quelques sous

Le jus de deux citrons frais mis dans une bouteille contenant trois onces d'"Orchard white" vous donne un quart de pinte d'une lotion à peu près au prix de ce que vous paieriez pour un petit bocal de crême de toilette ordinaire. Il faut prendre soin de filtrer le jus de citron à travers un linge fin pour qu'il ne reste pas de morceaux et cette lotion se gardera fraîche plusieurs mois. Toute femme sait que le jus de citron sert à blanchir et à enlever les taches de rousseur, à relever le teint pâle ou jaune, et que c'est l'idéal pour adoucir, blanchir et embellir la peau.

Essayez-le. Procurez-vous trois onces d'"Orchard white" à la pharmacie et deux citrons chez l'épicier, puis faites vous un quart de pinte de cette lotion aromatique au citron et servez-vous en tous les jours comme massage pour le visage, le cou, les bras et les mains

Paul-Emile Lamarche

Le jeune avocat. ex-député de Nicolet, est emporté par la grippe après quelques jours de maladie.—Une grande perte pour le Canada français.—Notes biographiques.—Brève, mais brillante carrière politique.—M. Lamarche et la fameuse motion Lapointe.

M. Paul-Emile Lamarche, avocat de la ville de Montréal et ex-député de Nicolet aux Communes, est mort des suites de la grippe après quelques jours de maladie. La nouvelle pénible a eu une douloureuse répercussion dans tous les groupes français du pays. C'est une grande espérance qui vient de disparaître, saluée de regrets unanimes. Tous les journaux, sans distinction, ont loué le magnifique talent et les sincères convictions de ce jeune homme de 36 ans sur lequel tant de ses compatriotes avaient les yeux fixés.

Nous empruntons au *Devoir* les notes biographiques suivantes:

CARRIERE D'UN HOMME POLITIQUE INDEPENDANT

M. Lamarche n'avait pas encore 37 ans. Il naquit le 21 décembre 1881 à Montréal même, du mariage de M. Azarie Lamarche avec mademoiselle Julia Paquette, décédée quelques années plus tard. Il fit de brillantes études au collège Sainte-Marie, chez les Jésuites, puis à la faculté de droit de l'Université Laval, à Montréal, en même temps qu'il fit son stage comme étudiant en droit au bureau de feu M. T.-Casgrain. Admis au barreau de la province il y a une douzaine d'années, il pratiqua le droit à Montréal, d'abord à son étude particulière, puis ensuite comme l'un des avocats de la cité de Montréal poste qu'il occupait à sa mort. Il était conseil du roi.

M. Lamarche prit une part active à la fameuse campagne de Drummond-Arthabaska, en 1910, du côté nationaliste, et, en 1911, il se portait candidat conservateur-indépendant, sur les instances de feu M. F.-D. Monk, dans le comté de Nicolet où il était élu, le 21 septembre 1911, par une majorité de 811 voix, battant l'ancien député du comté, le docteur C.-A. Turcotte, mort ces jours-ci dans l'exercice de sa profession.

Entré au parlement à la session suivante, M. Lamarche y affirma tout de suite son indépendance, se prononçant à maintes reprises contre la politique du ministère Borden, tant sur le projet naval Borden que sur l'affaire des écoles du Keewatin. En chacune de ces circonstances, il prononça des discours qui eurent du retentissement. Quelques mois plus tard, à la suite d'une très grave maladie qui faillit le tuer, il fit un voyage d'études en Europe, visitant la France, l'Angleterre, la Suisse et l'Italie. Il se désintéressa peu à peu, à son retour, de la politique active, ayant décliné maintes fois l'offre de situations politiques élevées, pour garder son indépendance.

Lorsqu'eut lieu le débat sur la question bilingue d'Ontario (motion Lapointe), M. Lamarche en fut un des initiateurs et il y prononça un discours qui est une étude fouillée des droits du français au Canada, du point de vue constitutionnel. Il vota cette fois-là encore contre le ministère. Lorsque celui-ci annonça son intention, d'accord avec l'opposition, de prolonger d'une année le terme d'office du parlement qui devait expirer en octobre 1916, M. Lamarche déclara qu'il démissionnerait à l'expiration de son mandat, considérant comme inconstitutionnel l'acte du parlement en cette circonstance.

Il démissionna comme député à l'automne de 1916, et rendit compte de son mandat à ses électeurs de Nicolet à la grande assemblée du 1er octobre 1916, où il porta la parole avec M. Henri Bourassa. Il terminait ce jour-là son discours en adjurant la jeunesse universitaire canadienne-française de "garder dans la vie publique les mêmes principes d'honneur et de probité qui gouvernent la vie privée, même dans cette époque tourmentée où l'on devient presque remarquable en se conduisant proprement". Depuis lors, quand il parut en public, ce fut dans de grandes manifestations populaires, en particulier à Montréal, au Monument National, en juin 1917, au temps de la lutte autour de la conscription militaire. Ce fut son dernier discours public.

SOUVENIR D'UNE SEANCE MEMORABLE

M. Ernest Bilodeau, chroniqueur parlementaire du *Devoir*, rappelle en ces termes la part prise par le jeune député de Nicolet au grand débat sur la question des écoles, en 1916:

Comment pourrait-on faire aujourd'hui de la chronique politique sans parler tout d'abord de l'événement si attristant du jour, la mort inattendue de Paul-Emile Lamarche? Autant qu'à Montréal cette nouvelle a causé une stupeur dans la capitale, où le brillant député de Nicolet avait laissé un si avantageux souvenir de son passage pendant un parlement, un parlement et pas plus, ainsi qu'il l'a fièrement marqué par un acte de rare désintéressement. Aujourd'hui, tous les hommes publics que l'on rencontre sont unanimes à regretter la perte que fait en lui la vie publique canadienne, et chez nos compatriotes en particulier le chagrin est sincère et universel L'Ontario français n'a pas oublié, et n'oubliera jamais vraisemblablement, la part considérable, prépondérante même, qu'avait prise Lamarche au grand débat sur la question des écoles, en 1916, "le débat bilingue" comme on l'appelle encore couramment. On se doutait dans le public de ce que les cercles intimes connaissaient de toute sûreté, à savoir que la cheville ouvrière, l'instigateur persévérant et plein de ressources de cette explication ouverte entre les deux races sur la scène parlementaire, fut le député de Nicolet, discret, constant, actif, poussant à la roue, y faisant pousser les autres, sans s'arrêter aux objections, sans tenir compte des obstacles jetés sur le chemin par des adversaires acharnés, autrement que pour les enjamber ou en faire le tour sans jamais perdre le courage et l'entrain qui l'ont toujours caractérisé. Quand vint le moment de prendre la parole à son tour, il le fit avec une maîtrise, une érudition, une sûreté de vue qui firent de son étude l'une des pièces maîtresses de la discussion; commencé dans l'après-midi et interrompu par l'intermède de six à huit heures, son discours se poursuivit jusque vers neuf heures, toujours écouté attentivement même parmi les plus obtus de nos adversaires. Et l'exposé constitutionnel et juridique qu'il fit de la question constitua un appoint précieux à l'ensemble du dossier édifié aussi par plusieurs autres bons défenseur

Le débat et le vote se prolongèrent toute la nuit, ce n'est que vers quatre heures du matin que l'on put songer à prendre du repos. Mais Lamarche n'en avait pas besoin. Au café de la gare d'Ottawa, où nous le retrouvâmes en compagnie d'une demi-douzaine de collègues, un peu de pain grillé et de café suffirent à lui conserver l'entrain dont il faisait preuve, et qui était à ce point évident que quelqu'un ne put s'empêcher de le constater: "Vous avez des ressources physiques que je vous envie" lui dit-on, devant son humeur joyeuse et les saillies qu'amenait sur ses lèvres une amicale discussion avec le reste du groupe, dont les membres, rouges ou bleus, étaient tous pour lui adversaires en politique mais camarades et amis dans la vie privée.

—Oui, je suis très bien, je ne me plains pas, répondait-il avec contentement. Et deux ou trois heures après, il était à son bureau, plaidant devant la Cour ou accomplissant sa part du travail légal de la municipalité. L'oisiveté n'eut jamais de prise sur celui-là.

—o—

Les Franco-Canadiens de l'Ouest blessés au champ d'honneur

Nous relevons les noms français suivants parmi la liste des soldats tués et blessés dans la grande offensive de l'armée canadienne:

BLESSÉS

Manitoba

A. Champagne, Winnipeg.
J. E. Lord, Winnipeg.
H. Lévêque, Winnipeg.
A. Leclair, Winnipeg.
F. Beaudry, Winnipeg.
Henri Gosselin, Winnipeg.
René V. Chevrier, Winnipeg.
E. Poncelet, St. Boniface.
P. Lecot, Lac du Bonnet.
A. Bellevue, Carman.
T. Lemoine, St. Charles.
M. J. St. Godard, St. Ambroise.
R. A. MacLennan, Ste. Anne.
J. A. Lapointe, Roland.
A. J. Bernard, St. Claude.
A. Houle, St. Lazare.
F. Pelletier, St. Norbert.
M. St. Germain, Cayer.
J. Malboeuf, Pigeon Lake.
Octave Lefebvre, Treherne.
H. J. Dupont, Russel.
N. Ross, Saltel.
J. St. Denis, Leland Siding.

Saskatchewan

G. Bouchard, Arborfield.
R. M. Lahue, Brock.
Leo Beaulieu, N. Battleford.
J. H. Charette, S. Battleford.
T. Primeau, Mistawasis.
B. G. Mingot, Divat.
D. Côté, Kamsack.
J. T. F. Letourneau, Kantenville.

Alberta

A. D. Davignon, Chauvin.
A. Ledret, St. Albert.

(*La Libre Parole*).

—o—

La grippe à Québec

M. Louis Henri Lavigueur, fils aîné du maire Lavigueur est au nombre des dernières victimes de la grippe à Québec.

Parmi les plus en vue des autres que la *mort a frappés* se trouvent le Dr Jules Frémont, fils de M. J. P. Frémont, ancien maire de Québec, le notaire Arthur Fortier, M. l'abbé ...., vicaire à Jacques-Cartier.

Le nombre des morts à Québec est considérable. Les autorités continuent à prendre toutes les mesures *nécessaires* pour enrayer le fléau. On annonce qu'il y a amélioration dans la situation en ce sens que le nombre des cas nouveaux a diminué et que ces nouveaux cas sont moins sérieux.

—o—

Les incidents de Ford City

Un décret de la Sacrée Congrégation consistoriale décide que l'on ne peut faire aucun cas des pétitions envoyées au Saint-Siège dans le but d'obtenir le déplacement de M. l'abbé Laurendeau comme curé de la paroisse de *Ford City*. Tous ceux que concerne ce décret sont "sérieusement avertis de s'abstenir de toute sorte d'opposition envers leur pasteur... s'ils veulent demeurer catholiques et s'ils craignent les justes châtiments de Dieu et de l'Eglise".

—o—

Service direct de Toronto à Montréal

En même temps que le changement d'horaire sur le Canadien-Nord depuis le 20 octobre, on annonce l'inauguration d'un service direct de Toronto à Montréal et de Sudbury à Ottawa, connectant avec les trains directs Winnipeg-Toronto.

Un train direct part de Toronto les lundi, mercredi et samedi à 3 h. 30 p.m., arrivant à Toronto le lendemain à 5 h. 30 p.m. Le train de Toronto à Montréal part de Toronto tous les jours à 11 h. p.m., arrive à Ottawa à 7 h. 30 a.m., à Montréal à midi. Il part de Toronto à 10 h. a.m., tous les jours excepté le dimanche, arrive à Ottawa à 6 h. 30 p.m., à Montréal à 11 h. p.m..

Les trains dans la direction opposée sont à peu près aux mêmes heures.

Il y a également un service direct de Sudbury à Ottawa trois fois par semaine, connectant avec le train venant de Winnipeg et connectant, à Ottawa, avec le ... direct pour Montréal.

Le Canadien Nord passe par le nouveau tunnel à Montréal et fait le trajet par la nouvelle ligne entre Ottawa et Montréal, qui est la plus courte entre ces deux villes.

PRINCE-ALBERT

P[illegible]cautions contre la grippe

[illegible] en ce moment dans la ville [illegible] cinquantaine de cas de grippe es[illegible], dont aucun ne semble parti[illegible]ment sérieux. En vue de l'em[illegible] de s'étendre cependant, le co[illegible] municipal de la santé publique [illegible] la fermeture des écoles, des [illegible], des églises et de tous les [illegible] de réunions publiques, tels que [illegible] de billard, salle de danse, etc. [illegible] les assemblées publiques, de [illegible] nature que ce sot, sont inter[illegible].

[illegible] offices publics sont suspendus [illegible] les églises jusqu'à nouvel ordre. [illegible] cathédrale catholique demeure ce[illegible] ouverte comme de coutume [illegible] fidèles peuvent venir y faire [illegible] dévotions individuellement. Ils [illegible] même engagés à prier tout par[illegible]rement pendant ces temps de [illegible] et à s'approcher des sacre[illegible]. Les confessions sont enten[illegible] à toute heure du jour et l'on [illegible] recevoir la sainte communion [illegible] la matinée jusqu'à midi.

La partie de cartes de l'A.C. F.C. au profit de la classe française

La première partie de cartes de la saison, organisée par le Cercle local de l'A.C.F.C., a eu un très beau succès. De nombreux Franco-Canadiens et Franco-Canadiennes avaient tenu à venir encourager de leur présence l'oeuvre si intéressante de l'enseignement du français et la soirée a été agréable sous tous les rapports.

Les gagnants des prix ont été: Mme C. A. Fournier et M. Louis Valade.

Pour clore la séance, MM. J. P. Daoust et N. Fournier nous ont fait passer un joyeux quart d'heure en interprétant avec leur talent bien connu une petite comédie: le *Sourd*.

Toutes les réunions publiques se trouvant interdites actuellement à cause de l'épidémie de grippe, la partie de cartes hebdomadaire se trouve forcément suspendue jusqu'à nouvel ordre.

Tout s'est passé légalement dans la mise en accusation de Roberts

Sur la plainte de l'Association des Vétérans, qui prétendait que les choses s'étaient passées de façon irrégulière dans l'affaire d'Alfred Roberts, accusé du meurtre de la jeune Mulvihill, un inspecteur de la police provinciale est venu à Prince-Albert tenir une enquête a ce sujet. Chose extraordinaire, l'Association n'a pas jugé à propos d'envoyer un représentant pour défendre les accusations portées par elle contre la police. Cette attitude a été sévèrement critiquée. Tous les témoignages rendus devant l'enquête ont démontré que les charges contre Roberts étaient accablantes et justifiaient amplement sa mise en accusation.

—M. et Mme P. Gayon ont eu la douleur de perdre en quelques jours leurs deux fils sous les drapeaux. L'aîné est mort de pneumonie près de Chicago, où il était enrôlé dans la marine américaine. Les malheureux parents revenaient d'assister à ses funérailles, lorsqu'à leur retour les attendait une lettre annonçant que le cadet, âgé de 19 ans, avait été tué en France. Nos sincères condoléances à la famille Gayon qui compte encore, outre le père et la mère, quatre filles et un garçon.

—Don France a été nommé inspecteur des viandes expédiées de Prince-Albert aux armées alliées. Cette nomination relève de la commission des vivres des alliés, à New-York.

SHELL RIVER, Sask.

—La saison des battages est presque terminée, et c'est maintenant que les fermiers constatent tous les dommages causés par la gelée de juillet: c'est une demi-récolte. Il faudra quand même montrer notre générosité pour le bazar annuel au profit de notre église, annoncé pour le 27 courant... Avis aux automobilistes des centres franco-canadiens avoisinants qui veulent faire une belle promenade en contribuant à une bonne œuvre.

—Dimanche passé, notre curé a fait la bénédiction des deux nouvelles statues dont est dotée notre église: une de la Sainte-Vierge et l'autre du Sacré-Cœur. Chaque paroissien avait fourni sa quote-part de ce cadeau magnifique.

—Trois de nos fermiers ont fait l'achat de tracteurs. Ce sont MM. J. Lemay, A. Savard et P. Boudreau. Nous leur souhaitons plein succès.

VISCOUNT, Sask.

Arrivée de M. le curé—M. l'abbé P. Nicolet, notre nouveau curé, est arrivé ici le 11 courant. Nous sommes heureux d'avoir de nouveau un prêtre résidant qui s'occupera de donner les soins spirituels à notre paroisse et aux missions environnantes. M. Nicolet nous a annoncé dimanche qu'un vicaire lui serait donné prochainement pour l'aider à remplir les fonctions du saint ministère dans les églises de Viscount, de Colonzay et de la colonie germano-russe du nord-est.

La grippe espagnole. Depuis quelques semaines la nouvelle épidémie s'est répandue très rapidement dans notre région.

On signale déjà un cas mortel à Meecham. A Viscount, un grand nombre de personnes sont atteintes par la maladie, entre autres, M. David Fillion, M. Omer Daoust, Mlle Daoust, M. Honorat Courchêne, M. Desmarais, M. et Mme Bach, Mme Auguste Turcotte. Cette dernière a été transportée dans un état très alarmant à l'hôpital de Saskatoon.

Le docteur de Viscount, M. Johns, et sa femme, ont également contracté la maladie.

—Mardi, 15 octobre, M. le curé et M. A. Cyr sont allés à Humboldt en automobile rendre visite à S. G. Monseigneur Pascal et à l'abbé Th. Schmid.

—Le même jour, le Rév. P. Lefebvre, O. M. I., d'Edmonton, était de passage à Viscount.

ST. VICTOR DE MULLRANY, Sask.

La mort prodigue actuellement ses coups dans la paroisse, et c'est aux membres de la même famile qu'elle semble s'acharner.

Mercredi, le 2 octobre dernier, M. Modeste Gaudry, excellent citoyen et chrétien convaincu, descendait dans la tombe après quelques semaines de maladie, ainsi qu'il a été rapporté dernièrement dans le *Patriote*. Six jours plus tard, sa jeune fille Elisabeth, fauchée dans sa fleur, le suivait dans l'éternité. Nature d'élite, faisant la joie de sa famille, elle mourait à l'âge de 17 ans et trois mois. Mais le deuil ne devait pas s'arrêter là. Une autre sœur que la maladie avait terrassée, ne devait plus se relever. Elle s'éteignait doucement vendredi le 11 octobre, munie, comme les précédents, des secours de la religion chrétienne. Elle était âgée de 19 ans.

La première a été inhumée mardi le 8 octobre; la seconde, Laura, a été inhumée samedi le 12 octobre.

Toutes deux dorment maintenant leur dernier sommeil près de leur père; elles sont allées par-delà les horizons bleus reformer la famille qui se dissout ici pour se reconstituer là-bas.

Dans le grand deuil qui vient de frapper cette excellente famille, dans la douleur immense qui vient de s'abattre sur cette mère éplorée, nous offrons à Madame Modeste Gaudry l'hommage de notre sincère sympathie et de notre ardente prière.

SHELL RIVER, Sask.

Le dimanche 27 octobre, nous aurons une partie de paniers au profit de notre église. Nos amis des environs voudront certainement participer à cette petite fête et nous leur souhaitons d'avance une cordiale bienvenue.

MARCELIN, Sask.

Il n'y a pas de grippe ici et si le beau soleil est l'ennemi du fléau, comme le prétendent les médecins de l'Est, il n'y a guère de danger pour nos populations. D'autres parts, notre médecin a pleine confiance en ses serums.

—La moyenne du rendement du blé à l'acre n'est pas élevée: 8 minots, et pas de patates. Disons donc qu'il y a près de deux ans que nous n'avons pas eu de pluie. Ce qui n'empêchera pas que les gens vont se faire "saler": M. Isaïe Lalonde vient de recevoir un char de cet indispensable article, 300 sacs de 50 lbs. Oh! la! la!

—M. Adélard Fournier a aussi reçu un char de farine "Standard"; n'oubliez pas le "substitut". Un sac de gru ou de son ménage la farine, dit l'hon. Borden. Le prix de la farine en détail $5.70 les 100 livres.

—M. Parent, de Blaine Lake, conduira son fils aîné chez nos bonnes Sœurs de St-Louis cette semaine. M. Honoré Neveu en conduira quatre. On n'a pas de grosses familles sans qu'il en coûte.

—Un homme qui est content de son sort c'est M. Dorima Lalonde, camionneur. Il a frappé un vrai klondike, il en profite pour remercier sa généreuse clientèle.

—A Marcelin, récolte ou pas de récolte, ça marche toujours.

ON DEMANDE immédiatement un homme de confiance, connaissant bien le chauffage des fournaises à vapeur, pour l'Eglise Catholique de Saskatoon. Bonne place pour un homme qui désire la tranquillité et un chez-soi. Gages environ trente piastres par mois, pension, logement et blanchissage au presbytère. Recommandations requises.

Ecrire: Pastor of St. Paul's Church, Saskatoon

MARCHE AUX BESTIAUX de Winnipeg

PORCS—	
Truies	$14.00
Verrats	$13.00
Légers	$17.00
De choix	$18.00
BOUVILLONS—	
Pesants de choix	$11.75 à $12.50
Assez bons	$10.50 à $11.25
VACHES—	
De choix pour boucherie	$8.00 à $8.50
Passables	$6.50 à $7.00
Ordinaires	$6.00 à $6.25
Conserve	$5.00 à $5.25
Laitières	$55.00 à $110.00
GENISSES—	
De choix pour boucherie	$9.00 à $9.50
De choix pour élevage	$6.00 à $6.50
Passables	$5.50 à $6.00
ANIMAUX MAIGRES (Stockers et feeders)—	
De choix, pesants	$9.00 à $9.25
De choix légers	$7.00 à $7.25
TAUREAUX—	
De choix	$6.75 à $7.00
Bons	$6.25 à $6.50
Ordinaires	$5.50 à $6.25
BOEUFS—	
De choix	$7.50 à $8.00
Passables	$7.00 à $7.50
Moyens	$6.00 à $6.50
Ordinaires	$5.00 à $5.50
VEAUX—	
De choix, légers	$8.00 à $9.00
De choix, pesants	$7.00 à $8.00
BREBIS ET AGNEAUX	
Agneaux de choix	$15.00 à $15.50
Brebis	$11.00 à $12.50
Béliers	$13.00 à $14.00

D. COUGHLIN & CO

MARCHE AUX BESTIAUX de Prince-Albert
(P. Burns & Co.

Bouvillons de choix à partir de 1.200 livres	13c
Bons bouvillons de boucherie de 1.100 à 1.200 livres	11c à 12c
Bouvillons de boucherie moyens de 900 à 1000 livres	8½
Bouvillons à engraisser	9 à 9½
Bouvillons maigres	6 à 8½
Génisses de choix	7½ à 8½
Bonnes génisses de boucherie au-dessous de 1000 livres	7 à 8c
Vaches de choix au-dessous de 1000 livres	8 à 8½
Vaches moyennes	6 à 8
Bœufs de choix	6 à 7½
Bœufs communs	5 à 8
Verrats de choix	5 à 7
Verrats communs	5 à 6½
Porcs	17
Veaux	7 à 8
Béliers	12 à 12½
Brebis	10½ à 11½
Agneaux	13 à 14

MARCHE AUX GRAINS Winnipeg

AVOINE—	
No. 2 C. W.	82½
ORGE—	
No. 3 C. W.	99½
No. 4 C. W.	94¾
LIN—	
No.1 N. W. C.	3.31½

Prince Albert

BLE—	
No. 1 nord	202
No. 2 nord	199
No. 3 nord	194
No. 4 nord	187
No. 5 nord	174
AVOINE	85c
ORGE	$1.00 à $1.10

* * *

FOIN la tonne	$16.00 à $18.00
MOULEE, 100 lbs	$1.85
SON 100 lbs	$1.85
BEURRE, la livre	45c
OEUFS, la douz	45c
CAROTTES, le minot	$1.10
NAVETS, le minot	$1.00
POULET, la livre	35c
PORC, la livre	23c
MOUTON, la livre	25c
BOEUF, la livre	16c
AGNEAU, la livre	22c
VEAU, la livre	16c
POMMES DE TERRE	75c à $1.00

PETITES ANNONCES

Vingt-cinq mots ou moins, 25 sous. Un sou par mot supplémentaire. Quatre insertions pour le prix de trois. La copie devra être écrite très lisiblement et être accompagnée du prix de l'annonce.

ON DEMANDE une servante, sachant les deux langues de préférence. S'adresser à BOITE 351, où 15 12ème rue est, PRINCE-ALBERT, Sask. 32

On DEMANDE—Des agents dans toutes les parties françaises de la Saskatchewan pour la Compagnie Adanac Grain Ltée. Bonne occasion pour un homme actif dans chaque district de se faire un salaire à part de son occupation régulière. S'adresser à J. M. BESSETTE, Gérant. Département français, 408-419 Grain Exchange Bldg., WINNIPEG, Man. 31-34

ON DEMANDE un bon médecin à Hafford, Sask. Bonne ouverture pour un bon médecin. Pour information s'adresser à Alfred LAFRENIERE, HAFFORD, Sask. 31-34p.

Nous avons à vendre, dans le district de Gravelbourg, dans un rayon de quinze milles de la ville, environ vingt-cinq demi sections au prix de vingt-cinq à soixante-cinq dollars l'acre. Une nouvelle église catholique au coût de $96,000 est en construction et un nouveau convent de $125,000 est ouvert le 1er septembre. Gravelbourg est le centre canadien français de la Saskatchewan. Pour détails, s'adresser à L. J. FORCIER, agent d'immeubles, GRAVELBOURG, Sask. 31-3

RECOMPENSE.—Le soussigné offre une récompense de $10 à la personne qui lui aidera à retrouver un cheval rouge "bay" de 4 ans, face blanche, du blanc aux pattes de derrière, la marque —y— à la cuisse droite. Portait un bicou avec une corde. Parti de la sec. 5, Township 44, Range 24 ouest 2ème, vers le 1er avril 1918.
E. H. Deoline, Kinistino, Sask. 32-35p

A VENDRE—1 demi section à 3 milles à l'est de l'Eglise de Bellevue. Prix modéré. S'adresser à M. Adélard Houle, St-Isidore de Bellevue, Sask.

SOUVENIR DE FAMILLE Mariage, Baptême, Première Communion. C'est le livre d'or de la famille. Il est destiné à conserver les noms du père et de la mère et des enfants de la famille, avec les dates de tous les événements de leur vie chrétienne. Quel beau livre et combien précieux pour une famille qui en aura rempli les pages: chacun voudra l'avoir et le conserver. Ne tardez pas à vous le procurer: adressez-vous à l'auteur: M. l'abbé E. P. Chouinard, curé, Saint-Paul de la Croix, Témiscouata, Qué. Prix: 10 sous l'exemplaire, $8.00 le cent. 32-37

A VENDRE—1 demi section à 2 milles ½ au nord de l'Eglise, 300 acres au moins en culture, résidence magnifique. S'adresser à M. l'abbé J. H. Chauvin, St-Isidore de Bellevue, Sask. 32-35p

A VENDRE—Un manteau en rat musqué, pour dame, en très bon état, porté un hiver seulement. S'adresser au *Patriote de l'Ouest*, Prince-Albert, Sask. 12 t

Un Canadien français possédant expérience dans le Commerce du bois et du charbon, demande poste dans un centre Franco-Canadien ou mixte. S'adresser à casier (3) *Patriote de l'Ouest*, Prince-Albert, Sask. 35-36

EN FAMILLE

Le bien de tous par l'effort de chacun

LE FOYER
C'est là que se rythme le cœur d'un peuple

ÉVANGILE

Le vingt-troisième Dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, Pendant que Jésus parlait aux disciples de Jean, un chef de la synagogue s'approcha de lui et l'adora, en disant: Seigneur, ma fille vient de mourir; mais venez, imposez vos mains sur elle, et elle vivra. Jésus, se levant aussitôt, le suivit avec ses disciples. Au même instant une femme, qui depuis douze ans était affligée d'une perte de sang, s'approcha de lui par derrière, et toucha la frange de son vêtement: car elle disait en elle-même: Si je puis seulement toucher son vêtement, je serai guérie. Mais Jésus, s'étant retourné et la voyant, lui dit: Ma fille, ayez confiance, votre foi vous a sauvée, et à l'heure même cette femme fut guérie. Lorsque Jésus fut arrivé dans la maison du chef de la synagogue, et qu'il eut vu les joueurs de flûte et une foule de gens qui faisaient grand bruit: Retirez-vous, leur dit-il, car cette fille n'est pas morte, elle n'est qu'endormie; et ils se moquaient de lui. Quand on eut fait sortir tout le monde, Jésus entra, la prit par la main, et la jeune fille se leva. Le bruit s'en répandit aussitôt dans tout le pays d'alentour.

Comme Notre-Seigneur se plaît à récompenser la foi humble et confiante! L'Evangile d'aujourd'hui nous en offre encore deux admirables exemples. Si nous savions mieux prier, nous attirerions aussi davantage sur nous et sur ceux que nous aimons les grâces que nous sollicitons de la bonté de Dieu.

Une héroïne de quatorze ans

Marie Magdeleine de Verchères

(du "Noël")

Hier, le 22 octobre, était le 222e anniversaire du brillant exploit de Magdeleine de Verchères. A cette occasion, on lira sans doute avec plaisir le magnifique récit ci-dessous.

Si la Nouvelle-France eut ses héros, elle eut aussi son héroïne. Les régistres des archives coloniales, connus sous le nom de "Collection Moreau de Saint-Méry", nous révèlent un exploit tenant du merveilleux accompli aux environs de Montréal par une jeune Canadienne. Faisant preuve d'un sang-froid, d'un courage et d'une endurance qu'auraient pu lui envier de vieux soldats, la fille d'un officier, Mlle Marie-Magdeleine de Verchères, enfant de quatorze ans, organisa seule, et à l'improviste, la défense d'un fort; et, avec l'aide de quatre hommes y tint tête, huit jours durant, à tout un parti d'Iroquois. Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Ceci se passait, non pas à une époque fabuleuse, mais en 1696, du temps de M. de Frontenac.

A la suite des expéditions manquées contre les Onontagués et les Agniers, alliés des Anglais, puis d'une autre plus heureuse contre les Iroquois, M. de Frontenac avait convoqué en conseil à Québec ses lieutenants Callières et Vaudreuil et les commandants des forts "distants de moins de quatre-vingts lieues". De ce fait, le sieur de Verchères, commandant le fort de ce nom—car il l'avait construit, et c'était un usage constant au Canada de donner aux postes le nom de leur créateur,—se trouvait à Québec dans la deuxième quinzaine d'octobre de l'année 1696.

Le fort de Verchères, où le drapeau fleurdelisé flottait à huit lieues de Montréal et à trois du poste important de Contrecœur, comportait habituellement une petite garnison d'une quarantaine d'hommes. Mais ce nombre, lors de l'exploit de Mlle de Verchères, allait se trouver réduit au chiffre infime et invraisemblable de deux. Confiants dans la trève consentie avec les Iroquois, tous les autres soldats s'étaient en effet, dispersés dans la campagne pour chasser, abandonnant la garde du fort aux deux sentinelles!

Le capitaine de Verchères, seul officier du fort, se trouvait à Québec, en service commandé. En l'absence de Mme de Verchères en ce moment à Montréal, on arrive à comprendre le laisser-aller incroyable de la garnison... Le poste est situé en pleine brousse, à proximité des Iroquois; mais ceux-ci viennent de recevoir une sévère leçon. Aidé de nos amis les Hurons, et aussi des Abénakis, la tribu intraitable qui cette fois, "a levé la hache" en notre faveur, M. de Frontenac a défait les Iroquois. Ceux-ci ont perdu de nombreuses chevelures, ont été réduits à implorer la paix. Et aujourd'hui, c'est la trève... A Verchères, vraiment, qu'y a-t-il à craindre?

Donc, le 22 octobre de cette année 1696, à 8 heures du matin, une enfant de quatorze ans, Mlle Marie-Magdeleine de Verchères—ou plutôt Mlle Magdelon, ainsi qu'on la dénommait familièrement,— se trouvait à cinq arpents du fort de Verchères quand, entendant tirer plusieurs coups de fusil, elle aperçut une cinquantaine d'Iroquois sortant des buissons et faisant feu sur les habitants du fort, qui se trouvaient alors à une demi-lieue de la redoute. Les Iroquois se précipitaient et enlevaient quatre soldats et une vingtaine d'autres personnes. En même temps, ce cri parvenait aux oreilles de Magdelon:

—Sauvez-vous, Mademoiselle! Sauvez-vous! Voilà les Iroquois qui viennent fondre sur nous!

Et Magdelon, se retournant, apercevait, en effet, un fort groupe d'Iroquois—ils étaient exactement quarante-cinq—éloignés seulement d'une portée de pistolet et se dirigeant sur elle à toute allure. Résolue de mourir plutôt que de tomber entre les mains de ces sauvages, Magdelon chercha son salut dans la fuite et courut vers le fort "en se recommandant à la Sainte-Vierge, en lui disant du fond de son cœur: "Vierge sainte, Mère de mon Dieu, vous savez que je vous ai toujours honorée et aimée comme ma chère mère, ne m'abandonnez pas dans le danger où je me trouve! J'aime mille fois mieux périr que de tomber entre les mains d'une nation qui ne vous connaît pas".

Voyant son avance, les Iroquois essayaient de tuer Magdelon à coups de fusil. Ils s'arrêtaient pour tirer et la jeune fille passait alors par des émotions bien compréhensibles: "Les balles de quarante-cinq fusils qui me sifflaient aux oreilles me faisaient paraître le temps bien long et l'éloignement du fort bien considérable, quoique j'en fusse bien proche". Arrivée à portée de la voix, Magdelon criait: "Aux armes!" Elle espérait que quelqu'un sortirait pour venir la secourir. Vain espoir! Il n'y avait dans le fort que deux soldats qui, "saisis de frayeur, s'étaient cachés dans la redoute".

Cette enfant fit alors preuve d'une énergie, d'une intrépidité et d'une présence d'esprit étonnantes. D'une main ferme, elle ouvrait puis refermait la porte du fort, non sans y avoir fait entrer deux femmes qui se lamentaient de la mort de leurs maris. Courant au corps de garde où étaient les munitions de guerre, Magdelon y trouvait toute la garnison, c'est-à-dire les deux sentinelles. L'une— un fataliste sans doute— était couchée, attendant le trépas; l'autre, d'un tempérament plus farouche, brandissait une mèche allumée.

—Que voulez-vous faire de cette mèche?

—C'est pour mettre le feu aux poudres et nous faire sauter.

—Malheureux! Retirez-vous! Je vous le commande.

Ceci dit d'une voix si ferme, si assurée, que le soldat obéissait. Sur-le-champ, Magdelon "jetait sa coiffe, mettait le chapeau du soldat sur sa tête", prenait un fusil et disait à ses deux frères âgés de douze ans:

—Battons-nous jusqu'à la mort, combattons pour notre patrie et pour la religion. Souvenez-vous des leçons que mon père vous a si souvent données, que des gentilshommes ne sont nés que pour verser leur sang pour le service de Dieu et du roi!

(à suivre)

Coeurs secs

LES petites feuilles brunâtres et racornies s'amoncellent frileusement le long des trottoirs, le long des clôtures et au pied des arbres.

Leur crissement, sous le pied qui les foule ou la poussée du vent qui les disperse, me semble la plainte menue d'une vraie douleur.

Pauvres petites feuilles! Hier encore, elles ombraient délicieusement les routes et abritaient le mystère des nids. Comme des âmes humaines qu'un peu de sympathie effleure, elles vibraient sous les souffles caressants de l'air. L'approche de l'orage les faisait frissonner...

Une nuit, sournoisement, la gelée a mordu au cœur les feuilles vivantes et elles sont mortes. Et de vertes, lisses, frémissantes et secourables qu'elles étaient, les voilà devenues ces petites choses rugueuses et ternes: des feuilles sèches.

Il y a des cœurs semblables à ces feuilles d'automne. L'égoïsme les recroqueville moralement. Détachés des branchages pleins de sève de la vie collective, étrangers à tout ce qui ne se rapporte pas à eux, ils croient vivre, parce qu'ils battent; en réalité, ils sont morts parce qu'ils ne savent pas aimer.

Comme les feuilles qui jonchent le sol, les cœurs secs sont légion.

Ils se recrutent parmi les femmes frivoles qui ne sacrifieraient ni un plaisir, ni un hochet de vanité pour secourir les malheureux; parmi les hommes durs, indifférents à toute douleur qui ne les atteint pas; parmi les jaloux, sans cesse aux aguets pour découvrir les fautes des autres et publier leurs faiblesses...

De combien d'arrivistes, surtout, de matrones fastueuses et suffisantes, de parvenus arrogants ne semblent-ils pas être, avec un coffre-fort bien rempli, le détestable lot!

Ne demandez à ces repus, qui subordonnent tout à un utilitarisme inférieur et personnel, ni respect pour les sentiments les plus sacrés, ni ménagements pour les susceptibilités les plus légitimes. Pourvu que le moindre de leurs intérêts soit sauf, que leur importent les meurtrissures qu'ils causent?

Le dégoût qu'ils inspirent se transforme en indignation douloureuse quand, ces "cœurs secs", c'est dans la poitrine d'êtres jeunes, là où devrait bouillonner la sève de toutes les générosités, qu'on les sent battre; quand, ces visées calculatrices, c'est dans des âmes de jeunes filles qu'on les rencontre.

Pour celles-là, le monde est un comptoir, et un cœur qui se donne, une valeur marchande que l'on prise selon ce qu'il représente de gros sous. Quelle durée peut avoir un amour établi sur une telle base? De quels sacrifices saurait-il être l'inspirateur?

Ignominie et misère des cœurs secs!

ANNETTE SAINT-AMANT

LA BONNE MÉNAGÈRE

Science nécessaire

Quelle que soit votre vocation, que vous deviez être religieuse, vieille fille ou mère de famille, soyez savante en religion. Vous aurez tant de conseils à donner surtout si vous vous mariez! tant de sottises à relever, d'ignorance à suppléer, de faiblesses à soutenir.

René BAZIN

RECETTES

BOULETTES DE BOEUF

Hachez un morceau de bœuf bien tendre, ainsi qu'un oignon et un peu de persil; ajoutez de la mie de pain écrasée, assaisonnez avec du sel, poivre, muscade râpée et zeste d'un citron. Mélangez le tout, mouillez avec un œuf bien battu, roulez en boulettes, saupoudrez de farine et faites frire dans de bonne graisse bien bouillante.

POITRINE DE VEAU AUX PETITS POIS

Coupez une poitrine de veau par petits morceaux, que vous passerez au feu dans du beurre saupoudré de farine, sel et poivre; mouillez d'un bon verre de bouillon; ajoutez un bouquet de persil et laissez cuire pendant une heure; vous mettrez alors vos pois, et quand le tout sera cuit, vous dégraisserez la sauce et servirez.

GATEAU EXPRESS

Prenez un moule quelconque que vous graissez légèrement. Garnissez-en le fond avec des biscuits dits: doigts de dames. Sur cette couche, mettez des confitures, avec quelques fruits confits ou des fruits frais que vous aurez fait cuire en compote très sucrée. Faites ainsi différents lits de biscuits et de fruits, suivant la quantité de convives que vous devez avoir et arrosez le tout d'un peu de brandy additionné de 2 cuillerées à thé de ratafia, selon votre goût. Recouvrez d'un papier graissé sur lequel vous placez une assiette ou une soucoupe avec un poids quelconque, de manière à peser uniformément sur le tout. Laissez ainsi pendant trois ou quatre heures, placez sur la glace ou à un endroit frais et démoulez au moment de servir.

FRIANDISE

Battez des blancs d'œufs en neige très dure: mettez 2 bonnes cuillerées de sucre en poudre aromatisée à l'extrait de vanille par blanc d'œuf et plein une cuillerée à thé d'amandes hachées très fin; mélangez bien; laissez retomber sur le papier des gouttes grosses comme une noisette de cette composition, en laissant une intervalle entre chacune, car elles doubleront de volume en cuisant; enfournez à four très doux.

BANANES A L'AMERICAINE

Coupez les bananes en tranches épaisses, saupoudrez de sucre, arrosez du jus de deux citrons; servir avec du sucre et de la crème ou mieux, avec de la crème fouettée aromatisée avec de l'extrait de vanille.

PETITS CONSEILS

Ne lavez jamais les boiseries avec de l'eau chaude et du savon fort.

Quelques minutes de repos après le repas facilite la digestion.

Du blanc d'œuf répandu sur une brûlure procurera bientôt un soulagement.

Le miel est, dit-on, excellent pour remplacer l'huile de foie de morue.

Une cave doit être blanchie à la chaux au moins une fois par année.

Si l'estomac d'un enfant est acide, on devrait mettre de l'eau de chaux dans son lait.

Les éponges sont des nids à microbes. Elles devraient être échaudées souvent.

L'argenterie peut être nettoyée et éclaircie en la laissant une demi-heure dans du lait sûr.

Coupez une couple de morceaux d'environ un pouce de longueur d'un vieux boyau d'arrosage et faites-les glisser sur les robinets, et vous évitez les coches ou cassures de la porcelaine, etc.

En bon français

Partir un journal, un magasin, une affaire, une entreprise, est un des pires anglicismes qui existent. On fonde un journal, on lance une affaire, on établit un magasin, on fait une entreprise, mais on ne les part jamais.

* * *

Nous entendons souvent dire partir "à la" campagne, partir "aux" Etats-Unis par des Canadiens français, qui ont trouvé quelques imitateurs dans notre presse. On doit partir "pour" la campagne "pour" les Etats-Unis. Partir "en" voyage est également une faute, "on part" tout simplement, ou l'on part pour un voyage.

* * *

Il n'y a pas de mot anglais que nous mettons à plus de sauces que "set". Nous disons et écrivons: "set" de salon, de chambre à coucher, de salle à manger pour "meuble ou ameublement"; "set" de perles, de diamants, d'or, pour "parure"; "set" de cheminée, de foyer, pour "garniture"; "set" en porcelaine, en argent, pour "service de vaisselle"; "set" de broches à tricoter, d'avirons, de voiles pour "jeu"; "set" de fourrures pour "toilette, parure, habillement complet"; "set" de livres pour "série, collection"; "set" de rubans, de chaises pour "assortiment"; "set" d'hommes pour "réunion, assemblage"; "set" de canailles pour "tas"; "set" de dents pour "dentier"; "set" de danseurs pour "groupe, couples"; "set" de quadrille pour "quadrille" ou "figure de quadrilles".

Et... que d'autres "sets" Seigneur!

La prière des coeurs meurtris

D'après le bon abbé Perreyre,
La prière que je transcris
C'est—désolée, ardente et [brève —
La "Prière des cœurs [meurtris":

Vierge sainte, en vos jours de [gloire,
Jetez un regard de bonté
Sur ceux-là qui, dans la nuit noire,
Vont, broyés par l'adversité;

Sur ceux qui, l'âme inassouvie,
Sans espoir comme sans amour,
Aux amertumes de la vie
Trempent leurs lèvres, nuit et [jour;

Ayez pitié, Vierge admirable,
De ceux qui s'aimaient ici-bas
Et dont le sort inexorable
Vient de désenlacer les bras;

Ayez pitié de la faiblesse
De notre foi dans la douleur,
Alors qu'un deuil affreux nous [laisse
En plein isolement du cœur;

Ayez pitié de ceux qui pleurent
Un amour fier, et tendre, et beau
Pitié de ceux-là qui demeurent
Seuls, écroulés sur un tombeau;

Ayez pitié de ceux qui prient
Au pied des calvaires sacrés...
Et des révoltés qui vous crient
Des blasphèmes désespérés;

Ayez pitié de ceux qui tremblent
Et dont les regards éperdus,
Tournés vers l'avenir, ressemblent
Aux yeux fous des enfants perdus:

Inclinez-vous sur la souffrance
De ces cœurs sur terre en exil;
Rendez-leur, à tous, l'espérance
Avec la paix;
Ainsi soit-il!

Théodore BOTREL

Toutes les correspondances concernant cette page doivent être adressées à

Mlle Annette Saint-Amant
Le Patriote de l'Ouest,
Prince-Albert Sask

Le Coin des Enfants

Saint Vincent de Paul

Saint Vincent de Paul naquit au XVe siècle dans cette région du Midi de la France qui s'appelle aujourd'hui le département des Landes. Ce petit hameau, cette pauvre mission où il a vu le jour reçoivent, chaque année la visite de plusieurs centaines de personnes, qui viennent là pour honorer sa mémoire et pour satisfaire leur piété. Cet admirable saint remplit sa vie par la charité. Cette renommée attachée à son nom, ces éloges qu'on lui a prodigués ne sont pas exagérés, car ses mérites ont surpassé sa gloire. Il s'occupa spécialement des pauvres enfants abandonnés, de ces petits innocents privés de leur père et de leur mère, et qui ne pourraient vivre sans la charité d'autrui. Il fonda des associations de gens de bien pour les recueillir, des maisons pour les abriter, et des sociétés de bienfaisance composées de ces femmes admirables qu'on appelle les sœurs de charité, qui leur préparaient des vêtements.

Les services que saint Vincent de Paul a rendus à l'Etat, à la région, à l'humanité, ont placé ce saint au premier rang de ceux que l'on honore, de ceux que l'on prie pour les malheureux et les pauvres.

Mes petits amis m'écrivent...

Deer Lodge, Sask.,

Chère Mademoiselle,

Je suis la deuxième de la famille, chez nous. Je vais à l'école et j'aime bien l'étude.

Nous avons une bonne maîtresse catholique qui nous enseigne le français, l'anglais et le catéchisme. Nous allons à l'église de St-Louis tous les dimanches.

Lundi dernier, notre Père Adam est venu nous faire le catéchisme après la classe.

Je reste à Deer Lodge et le nom de notre école est Bremner School.

Votre sincère petite amie,

Alexandrine TESSIER (13 ans)

Deer Lodge, Sask.

Chère Mademoiselle,

Je vais a l'école tous les jours. J'aime bien cela. Je suis dans le quatrième livre maintenant. On avait fait des jardins, mais ils sont presque tous gelés. On est onze enfants à l'école, presque tous les jours, mais en hiver on est un peu plus. Je suis à un mille de l'école. Dans le mois d'août on a eu un congé pour deux semaines. Le temps a passé bien vite. On a seulement quatre mois pour aller à l'é... car notre maîtresse s'en va à Noël. Notre maîtresse est catholique. Elle nous montre le catéchisme, le français et l'anglais.

Votre sincère petite amie,

Agnès BREMNER

Fenton, Sask. le 17 septembre 1918

Chère Mademoiselle,

Je reste à Fenton et j'ai un mille à faire pour venir à l'école. Notre petite école est bien garnie d'images et de fleurs que notre maîtresse a plantées. Il y en a de toutes les sortes. Dans notre école nous avons une horloge, un poêle et une bibliothèque contenant plusieurs livres que nous pouvons lire. Je vais à l'école avec mon frère Louis qui a 13 ans.

Lundi dernier, notre bon Père Adam est venu pour nous faire du catéchisme, et il nous a dit qu'il viendrait tous les lundis.

Nous sommes six enfants à la maison, quatre garçons et deux filles.

Votre petite amie,

Louise DODERAI (10 ans)

Deer Lodge, Sask

Chère Mademoiselle,

Je vais à l'école tous les jours avec mon frère et ma sœur. Nous ne restons qu'à un quart de mille de l'école.

Je suis dans le quatrième grade.

Nous avons fait des jardins le printemps dernier, et nous avons eu beaucoup de jolies fleurs, mais maintenant elles sont toutes gelées.

Nous jouons à la pelotte pendant les récréations et nous avons beaucoup de plaisir.

Nous sommes cinq enfants à la maison, deux filles et trois garçons. Mon plus jeune frère a deux ans et demi. Mon père est fermier et c'est le temps du battage.

Votre petite amie,

Louise TESSIER (10 ans)

St Denis, S...

Chère Demoiselle,

Les lettres si intéressan... ...tites filles qui vous écriven... inspiré de vous envoyer quelq... ...gnes. Je vais à l'école depu... ans. Je suis dans le cinquièm... pour le français et pour ... J'aime beaucoup l'étude. Je ... deux milles de l'école; c'est lo... vrai, mais tout de même je fa... possible pour ne pas y manqu... ...sieur le curé vient à l'école ... par semaine pour faire le caté... J'aime bien cela quand il vien... est très intéressant à entendre ... Comme les temps froids de l'a... sont de nouveau revenus, je sais ... gée de faire ce trajet en voitur... parents m'ont donné un joli pe... cheval nommé Bill. Je l'aime ... mais cela me donne encore beauc... plus de trouble. Cependant, ... que le bon Dieu saura bien récomp... ser mes petites misères et ... certainement afin que je pui... cou... rageusement continuer mes ét... Car je sais que le bon Dieu aime b... coup les bons petits écoliers sage... dociles. J'irai peut-être au co... cet hiver, parce que notre école ... pour les froids. J'ai hâte. J'ai su que vous étiez venue à Vonda ... Comme le temps était mauva... n'ai pu me rendre. J'ai eu beau... de peine de ne pas vous voir.

Une petite amie,

Alvinia M...

St Denis, Sask

Chère Demoiselle,

Depuis longtemps je désirais vous écrire et ce ne fut qu'aujourd'hui que je me décidai. Comme nous recevons le *Patriote* toutes les semaines, je m'empresse de regarder le "Coin des enfants" que je trouve de plus en plus intéressant. Je vais à l'école avec une petite sœur et un petit frère. Nous sommes a deux milles et demi: nous faisons ce trajet en voiture. C'est Mlle M. Prince qui est notre institutrice. Je l'aime bien car c'est une maîtresse qui se dévoue beaucoup pour nous.

Je suis dans le cinquième grade dans les deux langues. Je n'aime pas cela beaucoup apprendre l'anglais mais il faut l'étudier quand même, car les deux langues sont bien utiles dans le grand Ouest canadien. Il y a un mois nous avions la visite de M. l'inspecteur. Il trouva que notre maîtresse nous enseignait trop de français. Nous étions bien fâchés de cela parce que nous apprenons bien les deux langues. Il y a cinq ans que je suis ici avec mes parents, mes quatre frères et mes trois sœurs. J'aime assez le pays, mais je trouve que c'est bien différent de la province de Québec. Je suis bien contente que vous soyez assez bonne de nous réserver un petit coin pour les enfants dans le *Patriote*.

Votre petite amie,

Gabrielle CHALIFOUX

Six petites correspondantes nouvelles devant lesquelles s'ouvrent tout grands encore, cette semaine le "Coin des Enfants" et le cœur de la grande amie.

Toutes aiment le français. Elles écrivent déjà bien, et apprécient la bonne instruction religieuse qu'elles reçoivent à l'école. Voilà qui augure bien pour l'avenir. Tant qu'il y aura, dans l'Ouest, des fillettes qui se prépareront ainsi à continuer la lignée des vraies bonnes Canadiennes françaises pieuses, instruites et fières de leur nationalité, nous n'avons guère à redouter les attaques de ceux qui souhaitent notre disparition.

Je voudrais bien, moi aussi, connaître tous mes petits correspondants. Que l'on ne gène donc pas quand je vais là où ils habitent: c'est me faire un grand plaisir que de venir me voir.

A LIRE

Que mes petits amis ne manquent pas de lire le très beau et très intéressant récit dont nous commençons aujourd'hui la reproduction dans notre page. Ils y apprendront que l'héroïsme est de tous les âges et qu'à l'exemple de cette brave petite Canadienne Magdeleine de Verchères, eux aussi, à l'occasion, ne doivent pas craindre de combattre "pour notre patrie et pour la religion".

La Directrice



Administration: A. Liboiron, PONTEIX, Sask

PONTEIX, SASK., MERCREDI 23 OCTOBRE 1918 No. 41

FÊTES DU JOUR

Saint Romain.—Il naquit en 575, fils d'un conseiller de Clotaire 1er. Clotaire II le choisit pour chancelier. Ses vertus et sa sagesse portèrent les habitants de Rouen à l'élire pour évêque. Pendant une crue de la Seine, il réussit à capturer, avec l'aide d'un condamné à mort, un animal monstrueux appelé "la Gargouille" qui dévastait le pays et chavirait les barques. Saint Romain mourut vénéré de tous en 639.

Sainte Christine.—Naquit en Grèce, se distingua par sa charité et son zèle pour la gloire de Dieu et fut martyrisée sous l'empereur Dioclétien.

LETTRE

Le soldat P. Dubé, de Ponteix, écrivait d'Halifax à ses parents avant de s'embarquer le mois dernier: "Bien chers parents, le moment est venu où nous devons quitter le Canada, notre pays, pour une terre étrangère. Oui, je pars volontiers pour aller venger ceux qui sont tombés devant l'ennemi. Maintenant que je suis sous le drapeau canadien, plus vite je serai rendu dans les tranchées, plus vite je serai satisfait, car je connais mon devoir et suis prêt à le faire. Oui chers père, mère, frères et sœurs, je vais partir; mais croyez que mon cœur ne partira pas d'avec vous et que votre souvenir sera toujours avec moi.

Chers parents affligés, quand Jésus fut triste, un ange vint le consoler. Que le même ange vous console aussi, car si c'est dur pour moi de vous quitter, c'est encore plus dur pour vous de voir partir votre enfant, peut-être pour ne jamais le revoir. Si le malheur vient à me frapper là-bas, ma dernière pensée sera certainement pour Dieu et pour vous. Ne m'oubliez pas dans vos prières, la prière nous obtient la miséricorde divine, et dans le métier militaire il est surtout pénible de ne pouvoir faire tout ce que nous voudrions et devrions faire pour Dieu, mais je sais que vous ne m'oublierez pas, car vous avez été si bons pour moi, et je vous aime toujours. J'ai été me confesser et communier avant de partir, demandant au bon Dieu de me bénir avant de prendre le grand vaisseau pour un si long voyage. Puis je me suis mis à genoux devant la Sainte Vierge, la suppliant de consoler mes bons parents qui pleurent peut-être pour moi. Et Jésus vous consolera je l'espère. Non, ne pleurez pas: vous savez bien que si nous ne nous voyons plus sur cette terre, nous nous reverrons certainement au ciel! Adieu, bien chers parents, je termine en vous embrassant tous bien fort. Votre fils qui ne vous oubliera jamais, P. Dubé".

N'est-ce pas que nous avons bien fait de publier cette lettre? Elle montre bien le patriotisme et l'esprit de foi de nos braves jeunes gens. De tels enfants sont l'honneur et la joie des parents qui les ont élevés: une paroisse en est fière et Dieu ne peut manquer de les bénir!

"NOUS LES AURONS"

Avant Patay, Jeanne la Sainte
Dit à ses soldats: "Pas de crainte!
Ayez tous de bons éperons!
Les heures du ciel sont venues,
Quand ils seraient pendus aux nues,
Nous les aurons!"

C'est bien le cœur de la Pucelle
Qui bat en tous et se révèle
Lorsque chargent nos escadrons!
Nos guerriers, bravant la mitraille,
Redisent son cri de bataille:
Nous les aurons!

Seraient-ils accrochés aux astres,
Ils subiront de grands désastres,
Au nom du droit nous les vaincrons!
Pour eux va sonner l'heure sombre,
Malgré leur puissance et leur nombre
Nous les aurons!

De sa couronne, la patrie,
Par le Germain, race flétrie!
Vit arracher deux beaux fleurons,
Demain, l'Alsace et la Lorraine
Verront enfin briser leur chaîne:
Nous les aurons!

Ces vers d'une allure si littéraire et si française ont été inspirés à un modeste curé de Paris par les trois mots d'espoir que nos vaillants poilus répétaient depuis longtemps: "Nous les aurons!"

NOTES HISTORIQUES (10)

Ce fut un voyage difficile: la neige ne portait pas régulièrement; à chaque instant l'on enfonçait jusqu'à la ceinture. Vers le tiers du chemin, moyennant finances nous décidâmes quelques cow-boys à se rendre en traîneau à Mortlach, comme ils en avaient l'intention. Ils s'en repentaient une heure plus tard, car la tempête s'éleva subitement et nous enveloppa tout le jour d'une poudrerie épouvantable. Nous ne savions plus même si nous allions du Sud au Nord ou vice versa, et, pour comble, il fallait nous passer de dîner, car nous avions compté être à midi dans un autre ranch. Le jour baissait et la tempête continuait avec rage. Fort inquiets, nous nous adressâmes alors aux âmes du Purgatoire qui ne firent pas attendre leur secours. Nous nous trouvâmes aussitôt sur une butte nettoyée par le vent et où passait notre chemin, pas loin de notre but. Plus d'incidents jusqu'à Moose-Jaw. Là, la joie de recevoir quantité de lettres et de constater que mon Archevêque ne m'oubliait pas dans le poste lointain qu'il m'avait attribué et m'envoyait des marques bien touchantes de son affection.

Au retour, nous étions trois: M. Biron s'était joint à nous. Le premier jour se passa bien, le chemin était battu. Le deuxième se gâta, car il n'y avait plus de traces. Le jeune Ross, chargé d'un lourd paquet, se trouva fatigué vers le soir. M. Biron proposa alors de s'asseoir dans la neige pour y passer la nuit; après avoir battu une piste en rond pour se réchauffer de temps en temps. Le procédé, je l'avoue, était loin de me sourire. Je préférais me réchauffer en allant tout droit sur la chance de trouver un gîte: ils se rangèrent à mon avis et à minuit nous étions à l'abri. Le troisième jour fut abominable! Douze milles seulement nous séparaient de la maison Beaudoin: "Nous pourrions faire davantage, disait M. Biron, et, en obliquant à gauche, aller jusque chez E. Cardinal, plus près de chez nous. Malheureuse idée! Et j'étais obligé de suivre, les yeux brûlants, enflés par un horrible mal de neige, voyant à peine mes pieds et les traces de mes compagnons. Nous pataugeâmes toute une longue journée, allant, revenant le long des clôtures, et finalement, le guide avouait qu'il s'était égaré. Il fallut nous arrêter, et, cette fois, pour tout de bon, passer la nuit à la froide, je n'ose dire à la belle étoile, avec, pour souper, rien que du lard cru, auquel mon estomac préférait encore la faim!

(à suivre)

Baptêmes:—Joseph-Euclide, fils de Fernando Jacob et de Rose Anna Rivard. Parrain: Ernest Jacob; marraine: Adrienne Déry, de Frenchville.

—Joseph-Charles-Emile, fils d'Oscar Hamel et d'Alphonsine Déry. Parrain: Gédéon Hamel, de Frenchville et Albertine St Cyr.

Sépultures.—Dans le lot 70 de Mme Jos. Liboiron, sa petite fille Marie-Berthe, âgée de 15 jours; et dans le lot 33, Marie-Lauriane Doyer, enfant de deux mois.

Visites.—Chez Philogène Levasseur, son ami, M. Fiché, de Gravelbourg.

—Au presbytère, le Rév. M. Rioux se rendant de Coderre à Dollard en compagnie de M. Adam de Gravelbourg: un autre jour, le Rév. J. Wilhelm missionnaire à Ste Elisabeth.

—Mlle Béliveau, du couvent de Gravelbourg, est arrivée ici avec la grippe espagnole: elle a été immédiatement conduite à l'hôpital. Plusieurs cas de cette influenza sont signalés dans le pays, mais sans gravité. Plus de peur que de mal jusqu'ici. Nous souhaitons à tous de s'en tirer au plus tôt.

—M. et Mme Adrien Liboiron sont allés passer quelques jours sur leur ranch.

—Le Rév. Père A. Royer est allé un après-midi visiter Frenchville. Il a constaté avec plaisir que les braves gens de là-bas, éloignés de l'église, des docteurs, de l'hôpital, avaient sagement décidé de ne pas avoir la grippe. Qu'ils tiennent bon!

Authentique

A. E.—Depuis que vous m'avez arraché ces dents, voyez, il m'est poussé une verrue sur la lèvre.

LE DENTISTE, *soupçonnant un reproche.*—A votre âge, bon homme, on peut s'attendre à voir pousser verrues, rhumatismes, toutes sortes de choses.

A. E.—Dans ce cas, Docteur, ne faites pas mon dentier, j'attendrai, mes dents pousseront peut-être...!

Sursis

—Eh bien, c'est la semaine prochaine que tu te maries?

—Non, dans trois mois seulement, j'ai obtenu un sursis.

LETTRE DE PARIS

La France qui se refait

D'un pays qui est vaincu par les armes, notre langue dit qu'il est *défait*. Cette expression énergique et imagée signifie que ce peuple, abattu par un ennemi puissant, n'éprouve pas seulement un revers militaire, mais qu'il subit une sorte de dislocation, de désagrégation intime.

De même, on pourrait, d'une nation victorieuse, affirmer qu'elle est *refaite*. Le triomphe sur les champs de bataille rapproche, ressoude et rétablit ses divers éléments. Il s'opère en elle, à l'abri des troupes qui la délivrent et la sauvegardent, une reconstitution intérieure et profonde.

C'est ce phénomène que nous observons, en ce moment, chez nous, sur tous les terrains de l'activité saine et féconde. En particulier sur le terrain catholique. Le travail qui s'accomplit dans ce domaine ne révélera que plus tard toute son étendue et tous ses effets. Mais, quand on en peut saisir quelques détails, on discerne une série d'efforts, en apparence éparpillés et désordonnés, qui, cependant convergent tous au même but, comme ils jaillissent tous du même esprit.

Rappelez-vous ce que je notais, dans ma dernière correspondance: cette ascension et cette organisation, qui s'effectuent parmi les élèves des grandes écoles de l'Etat et dans les catégories professionnelles ou sociales, dont ces différentes écoles sont comme la pépinière. J'ai souligné l'Association catholique des professeurs de l'Université, —de l'Université officielle,—fondée par un homme d'initiative et de cœur, qui, en mourant pour la patrie, a pour ainsi dire fécondé son œuvre, aujourd'hui plus vivace et plus prospère que jamais. J'ai indiqué les progrès accomplis, dès avant la guerre, au sein de l'Ecole polytechnique, autrefois un foyer d'irréligion, et j'aurais pu citer, comme un prolongement de cette amélioration, la société des ingénieurs catholiques, la plupart issus de cette fameuse école.

Or, j'avais à peine expédié cette lettre que me tombait sous les yeux le compte-rendu détaillé du pèlerinage national, convoqué à Lourdes entre le 20 et le 25 août. Cette manifestation qui, malgré la difficulté des voyages et la mobilisation de toute la jeunesse, a pu réunir, au pied de la Grotte miraculeuse, plus de vingt mille fidèles, ne fut pas seulement un grand acte de foi et un puissant élan de ferveur; elle fut encore une occasion de rendez-vous particuliers. Tel celui qui rassembla des agriculteurs catholiques de France, accourus de tous les points du pays.

Ce n'était, ni le hasard, ni l'improvisation, qui avaient provoqué leur rencontre en ce saint lieu; ou, plutôt, si leurs délibérations furent quelque peu improvisées, du moins une préparation ancienne et latente en assura le sérieux et les fruits.

Ces propriétaires et travailleurs ruraux, venus d'un peu partout à Lourdes, appartenaient tous, ou presque tous, à l'Union des agriculteurs catholiques: union qui, par certain côté, se rapproche de l'Association des professeurs catholiques de l'Université. Cette dernière, en effet, semble avoir pris un nouvel essor, de la mort héroïque de son fondateur, Joseph Lotte: l'Union agricole, elle aussi, s'est développée, par l'épreuve et l'immolation de celui qui en avait jeté les bases avant la guerre, M. de Boham, président du syndicat agricole de la Champagne. M. de Boham n'a pas été appelé, comme le jeune professeur, à verser son sang pour la France; mais, otage entre les mains de l'ennemi, ce généreux chrétien, réduit à l'inaction, souffre et offre à Dieu ses douleurs, pour le succès et l'extension de l'œuvre sortie de son cœur et de son cerveau. Et, tandis qu'il peine et mérite en exil, l'œuvre, s'enracine et s'élargit merveilleusement.

Au printemps de 1917, à Montmartre, une vaste et retentissante démonstration de la France rurale fut organisée dans la Basilique nationale, et l'agriculture française consacra ses ressources et ses labeurs au Sacré-Cœur de Jésus. Depuis lors les membres de l'Association, de plus en plus nombreux, ont multiplié leurs efforts, à la fois sur le terrain surnaturel et dans le domaine syndical. Entre les différents groupes qui le composent, un roulement de communions collectives est institué grâce auquel, à tour de rôle, les représentants de nos campagnes, disséminés à travers le pays, s'approchent de la Table sainte au nom de la Corporation tout entière. En même temps la propagande est activée en toutes nos régions champêtres, et si, en certaines provinces, elle languit un peu, elle obtient, ailleurs, des résultats pleins d'espérance. Des œuvres, propres à réunir les éléments les plus sains et les plus laborieux du peuple des champs, à soutenir leurs intérêts matériels, à instruire et à élever leurs âmes, sont instituées ou encouragées. Et c'est l'ensemble de cette action chrétienne et professionnelle, que les pèlerins de Lourdes, appartenant à l'agriculture, ont voulu étudier sous la protection de la Vierge.

Il n'entre pas dans mon dessein de rendre compte, ici, de leurs délibérations. J'ai voulu, simplement, signaler le fait de leur entente. On voit aisément comment leur initiative se raccorde au sujet que traitait ma dernière correspondance: ici et là, il s'agit de groupements professionnels qui attirent, au sein d'une corporation précise, les bonnes volontés catholiques et qui les unissent dans un effort commun pour l'amélioration matérielle et l'ascension morale,—les deux termes du progrès social.

Et ce que j'ai souligné, d'une part pour la France agricole, d'autre part pour les professeurs de l'Université d'Etat et pour les ingénieurs sortis de nos Ecoles officielles il me serait facile de l'indiquer, en même temps, pour une foule d'autres professions, manuelles ou libérales. Faut-il vous rappeler la célèbre union des Cheminots catholiques, inspirée de la dévotion au Sacré-Cœur, et voici quelques mois, complétée par un syndicat des employés de chemin de fer? C'est à coup sûr, la plus puissante et la plus nombreuse des Associations de ce genre. Mais, autour d'elle, d'autres groupements, plus anciens ou plus jeunes, forment déjà un ensemble imposant. Les employés (catholiques) du Commerce et de l'Industrie se chiffrent par milliers et exercent une action qui se fait sentir jusque dans les milieux parlementaires et ministériels. Le syndicat des ouvriers métallurgistes, l'Association du personnel des postes et des télégraphes, l'Union des employés des grands magasins, les syndicats féminins, d'autres encore, inspirés tous de l'esprit catholique; et dans un autre domaine, la Corporation des publicistes chrétiens, la Société médicale de Saint Luc, le groupement des artistes catholiques, voilà autant de collectivités professionnelles que rassemble une communauté d'aspiration et d'idéal. Elles constituent, dès maintenant, toute une armée, ou du moins tous les différents corps d'une armée, qui, à côté d'une élite, commence à pouvoir dénombrer des foules.

La fameuse Confédération générale du Travail, la C. G. T., qui, à force d'audace et de discipline, —allant parfois jusqu'à l'asservissement des volontés individuelles, —impose ses prétentions aux pouvoirs publics, ne pourrait peut-être pas mobiliser autant de soldats, que ne le ferait une fédération professionnelle catholique, englobant toutes ces associations.

Pourquoi, me direz-vous, cette fédération professionnelle catholique n'existe-t-elle pas encore en France? Autre question! Les œuvres de cette nature ont besoin de temps pour se réaliser. Elles ne s'improvisent pas. Il ne suffit point que quelques esprits en discernent la possibilité et les avantages; il faut qu'un courant d'opinion les désire et les prépare. C'est précisément ce courant d'opinion qui se forme, chez nous, dans chacune de ces Associations, indépendantes, et cependant unies. Les différents corps de la grande armée professionnelle catholique existent déjà, les uns avec leurs troupes et leurs munitions, les autres seulement avec leurs cadres et quelques noyaux de soldats: un esprit commun les rassemble et les coordonne, à leur insu quelquefois, mais souvent en pleine et entière conscience. Le fruit mûrit; le temps approche où nous pourrons le cueillir. Et, ce jour-là, le peuple de France, qui est beaucoup moins porté au socialisme qu'au syndicalisme et qui aspire à l'organisation professionnelle beaucoup plus qu'à la révolution sociale, pourra être orienté et guidé dans des voies nouvelles.

Nous touchons ici, du doigt, les résultats du patient et profond travail accompli, durant les longues et dures années de "l'entre-deux guerres", par les catholiques de France et, tout particulièrement par l'école formée à l'exemple et sous la conduite des Albert de Mun, école à la fois résolument catholique et délibérément sociale. La terrible épreuve nationale, au lieu de ravager ces moissons spirituelles, les pousse à la maturité. C'est un témoignage de plus, en faveur de la solidité de l'âme française et de la fécondité des efforts auxquels elle se livrait depuis quarante ans. C'est pourquoi nous avons le droit d'espérer et d'affirmer que, de cette longue et formidable guerre, notre partie sortira, non seulement victorieuse, mais *refaite*.

François Veuillot

Les R.R. P.P. Turquetil et Pioget, O.M.I., sont arrivés sains et saufs à Chesterfield Inlet

(Extrait d'une lettre du R. P. Turquetil, O.M.I., à Mgr O. Charlebois.)

Le 21 août, nous partons (de Churchill) pour notre mission, et arrivons le 23. A terre, nos chrétiens nous attendent. La première parole que j'entends est celle d'une enfant de trois ans qui s'écrie toute joyeuse: "atatatsiar" mon grand père. C'est ainsi que les petits enfants ont coutume de m'appeler par ici.

Nous trouvons la maison en bon ordre. Nos chrétiens se sont bien conservés et ils ont repris dès le lendemain matin leur pieuse habitude de venir à la messe chaque jour. Qu'il fait bon de les entendre prier et chanter ensemble! Dès que je fais la prière pour eux, tous d'un seul jet répondent tout seuls; on voit qu'ils n'ont pas oublié leurs prières, par suite qu'ils ont dû les réciter habituellement. Pas de fausse honte non plus devant les païens qui se trouvent là.

Les travaux de débarquement commencent. Tout va bien, mais voici qu'un paquet a dû être oublié quelque part, et c'est précisément le papier pour imprimer mes livres de prières en esquimau. Après m'être donné tant de peine pour avoir un typewriter avec caractères sauvages et tout ce qu'il fallait pour imprimer, voilà que nous manquons de papier. C'est un tour du vieux Charlot, sans doute. Il en sera quitte pour sa peine, car nous imprimerons juste quelques livres avec le papier barré que nous avons ici, conserverons les baudruches et, l'an prochain, nous aurons toute l'expérience voulue pour imprimer des livres de luxe.

Il fait bien beau maintenant, frais naturellement. Nous avons eu de la neige le jour de notre arrivée, et il gèle fort la nuit. Mais à part deux jours de tempête, le temps est beau et nous sommes heureux. Au courrier d'hiver nous vous donnerons d'autres détails. Priez pour nous

FEUILLETON DU PATRIOTE

JEAN RIVARD

LE DÉFRICHEUR

RÉCIT DE LA VIE RÉELLE

No 29 Par A. GÉRIN-LAJOIE

"Tu vois par là que je ne suis pas fort épris des bals. En effet je suis un peu, je te l'avoue, du sentiment de cet écrivain moraliste qui prétend que les bals ont été inventés pour le soulagement des malheureux, et que ceux qui se plaisent dans leur intérieur domestique, ou dans la compagnie de quelques amis intimes ont tout à perdre en y allant.

"Je ne voudrais pas prétendre néanmoins m'être ennuyé à la soirée de Madame Du Moulin; quand je n'aurais eu aucun autre sujet d'amusement que la présence de ma ci-devant belle inconnue, cela seul eût suffi pour m'empêcher de compter les heures. Quel plaisir je goûtais à la voir danser! sa démarche légère et modeste, ses mouvements gracieux, et jusqu'à son air d'indifférence, tout me charmait chez elle.

"Mais ce qui me ravit plus que tout le reste, ce fut de l'entendre chanter, en s'accompagnant sur le piano. Tu sais que j'ai toujours été fou de la musique et du chant! Eh bien! imagine-toi la voix la plus douce, la plus harmonieuse, et en même temps la plus flexible et la plus expressive qui se puisse entendre! Je pouvais facilement saisir et comprendre chaque mot qu'elle prononçait, chose étonnante de nos jours où il semble être de mode d'éviter autant que possible d'être compris. Il est même arrivé à ce sujet un quiproquo assez comique. Une demoiselle venait de chanter avec beaucoup de force et d'emphase la chanson

Salut à la France
etc., etc., etc.,

elle avait même eu beaucoup de succès, et plusieurs personnes s'empressaient de la féliciter, lorsqu'un jeune galant s'approchant: Maintenant, dit-il en s'inclinant, Mademoiselle nous fera-t-elle le plaisir de chanter quelque chose en français?

"Imagine-toi l'envie de rire des assistants; il croyait tout bonnement qu'elle venait de chanter une chanson italienne.

"Mademoiselle Du Moulin m'a paru être aussi une musicienne consommée.

"Vers la fin du bal, voyant Mademoiselle Du Moulin seule dans un coin, je me hasardai à faire quelques pas dans cette direction. Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle fut la première à m'adresser la parole sur un ton engageant:

"Je ne te parlerai pas du souper: c'était, mon cher, tout ce qu'on peut imaginer de plus splendide. Le prix des vins, des viandes, salades, pâtisseries, crêmes, et gelées de toutes sortes consommés dans cette circonstance eût certainement suffi à nourrir plusieurs familles de colons durant toute une année.

"Ce n'était pas de bon goût d'avoir une idée comme celle-là dans une telle circonstance. Mais, malgré moi, elle me poursuivait, m'obsédait et me faisait mal au cœur.

—Est-ce que vous ne dansez pas, Monsieur?

—Mademoiselle, je regrette de vous dire que je n'ai pas cet avantage: je le regrette d'autant plus que cela me prive d'un moyen de me rendre agréable auprès de ces dames.

—Oh! mais, Monsieur, les dames ne sont pas aussi frivoles que vous semblez le croire, et il n'est pas difficile de les intéresser autrement, beaucoup d'autres talents sont même à leurs yeux préférables à celui-là. Par exemple, un grand nombre de dames de mes amies préfèrent la poésie à la danse, et au reste des beaux arts.

"A ce mot de poésie je ne pus m'empêcher de rougir; elle s'en aperçut et ajouta en souriant:

Je ne veux faire aucune allusion personnelle, ajouta-t-elle, quoique j'aie entendu dire plus d'une fois que M. de Charmenil faisait de jolis vers.

—Vraiment, Mademoiselle, vous me rendez tout confus: comment a-t-on pu vous apprendre que je faisais des vers, lorsque je suis à cet égard aussi discret que l'est une jeune fille à l'égard de ses billets doux? Mais, puisque vous l'avez dit, je ne vous cacherai pas qu'en effet je me permets quelquefois de faire des rimes, non pour amuser le public, mais pour me distraire l'esprit et me soulager le cœur.

—Pourquoi donc alors ne les publiez-vous pas? Vous pourriez vous faire un nom. C'est une si belle chose que la gloire littéraire!....

—Mais, Mademoiselle, dans notre pays, celui qui voudrait s'obstiner à être poète serait à peu près sûr d'aller mourir à l'hôpital. Ce n'est pas une perspective bien amusante. En outre, Mademoiselle, que pourrais-je dire qui n'ait été dit cent fois, et beaucoup mieux que je ne puis le dire? Je suis bien flatté de la haute opinion que vous avez de moi; mais vous pouvez m'en croire, si je me lançais dans cette carrière, je ne pourrais être qu'un pâle imitateur, et ceux-là, vous le savez, sont déjà assez nombreux. Je ne veux pas être du nombre de ces poètes qui suent sang et eau pour faire des rimes, et passer comme ils disent, à la postérité, tandis que leur réputation n'ira probablement jamais au-delà des limites de leur canton.

—Mais, si tous disaient comme vous, Monsieur, personne n'écrirait.

—Ce ne serait peut-être pas un grand malheur après tout. Notre siècle ne peut guère se vanter, il me semble, de ses progrès en littérature, et je crois que la lecture des grandes œuvres des siècles passés est encore plus intéressante, et surtout plus profitable que celle de la plupart des poètes et littérateurs modernes.

—Mais est-ce que vous n'aimez pas Chateaubriand et Lamartine? Ce sont mes auteurs favoris.

—Au contraire, je les aime et les admire beaucoup, au moins dans certaines de leurs œuvres, mais.....

"J'allais répondre plus longuement lorsque M. X*** l'avocat qui accompagnait Mademoiselle Du Moulin au bazar, vint la prier pour une contredanse.

"Elle se leva lentement et je crus voir—peut-être me suis-je fait illusion—qu'elle s'éloignait à regret.

"Il me semble que j'avais une foule de choses à lui dire: le cœur me débordait; mais il était déjà quatre heures du matin et je pris le parti de me retirer.

"Le goût de ma ci-devant belle inconnue pour la littérature et la poésie me la montrait sous un nouveau jour. Je m'étais toujours dit que je n'aimerais jamais qu'une femme qui, sans être une savante, serait au moins en état de me comprendre, et partagerait jusqu'à un certain point mes goûts littéraires et philosophiques: je trouvais encore cette femme dans Mademoiselle Du Moulin.

"Ne sois donc pas surpris si son image est plus que jamais gravée dans mon esprit, et si pendant les deux ou trois heures que j'ai pu sommeiller à mon retour, sa figure angélique est venue embellir mes songes.

"Mais, ô mon cher ami, maintenant que je réfléchis froidement et que je songe à ma position, je me demande: à quoi bon? à quoi puis-je prétendre? que peut-on attendre de moi?

"Encore une fois, mon ami, qu'il est triste d'aimer lorsqu'on est pauvre!

"Oh! si jamais j'ai des enfants—et j'espère que j'aurai ce bonheur, ne serait-ce que dans quinze ou vingt ans—je veux travailler à leur épargner les tortures que je ressens. Si je ne suis pas en état de les établir à l'âge où leur cœur parlera, j'en ferai des hommes comme toi, mon ami. La vie du cultivateur est, après tout, la plus rationnelle.

"J'ai été employé de temps en temps comme copiste, depuis que je t'ai écrit, mais tout cela est bien précaire.—Adieu.

"Tout à toi,

"GUSTAVE CHARMENIL."

—Oh! oh! se dit Jean Rivard, après avoir lu cette longue lettre, voilà mon ami Gustave lancé dans la haute société. D'après tout ce qu'il m'a dit du monde, de ses vanités, de ses frivolités, de son égoïsme, je crains bien qu'il ne se prépare des mécomptes. Mais laissons faire: s'il n'a jamais à s'en repentir, personne n'en sera plus heureux que moi.

Jean Rivard ne rêva toute la nuit suivante que bals, danses, chant, musique, fleurs, ce qui ne l'empêcha pas toutefois de s'éveiller avec l'aurore et de songer en se levant à ses travaux de la journée, à sa mère, à sa Louise, et à un événement très-important dont nous allons maintenant parler

XIX

UNE SECONDE VISITE À GRANPRÉ

On était à la fin d'octobre. Jean Rivard informa ses deux compagnons qu'il allait partir de nouveau pour Grandpré.

Son intention était d'embrasser encore une fois sa bonne mère et ses frères et sœurs, de retirer, s'il était possible, le reste de son patrimoine, puis de disposer d'avance, de la manière la plus avantageuse, des produits qu'il aurait à vendre (car il se faut rappeler que c'est par anticipation que nous avons déjà parlé de son revenu de l'année), et enfin de se pourvoir de divers effets, objets de toilette, comestibles et ustensiles, dont les uns étaient devenus indispensables et les autres fort utiles.

Sa visite avait aussi un autre but que mes jeunes lecteurs ou lectrices, s'il s'en trouve qui aient voulu suivre notre héros jusqu'ici, comprendront facilement.

Avant son départ, il annonça à ses deux hommes, devenus l'un et l'autre ses créanciers pour d'assez fortes sommes, qu'il les paierait à son retour. Lachance parut satisfait, et offrit même de contracter un engagement pour un nouveau terme de six mois. Quant à Pierre Gagnon, il paraissait, contre son habitude, tout-à-fait soucieux; il avait évidemment quelque chose sur le cœur, et Jean Rivard craignit même un instant qu'il ne parlât de quitter son service. Mais cette appréhension était sans fondement: ce qui rendait Pierre Gagnon sérieux, c'est que lui aussi avait son projet en tête. En effet, ayant trouvé l'occasion de parler à son maître en particulier.

"Monsieur Jean," lui-dit-il, je n'ai pas besoin pour le moment des quinze louis que vous me devez, et je peux vous attendre encore un an, mais à une condition: c'est qu'en passant à Lacasseville, vous achèterez pour moi le lot de cent arpents qui se trouve au sud du vôtre... C'est une idée que j'ai depuis longtemps, ajouta-t-il; je travaillerai encore pour vous pendant un an ou deux, après quoi je commencerai à défricher de temps en temps pour mon compte. Qui sait si je ne deviendrai pas indépendant moi aussi ?

—Oui, oui, mon ami, répondit Jean Rivard sans hésiter, j'accepte avec plaisir l'offre que tu me fais. Ton idée est excellente, et elle me plaît d'autant plus que je serai fier d'avoir en toi un voisin comme on n'en trouve pas souvent. Va! je connais assez ton énergie et ta persévérance pour être certain d'avance que tu réussiras même au delà de tes espérances.

Jean Rivard partit de sa cabane et se rendit à Lacasseville où il s'arrêta quelque temps pour y négocier la vente de ses produits, y régler diverses petites affaires et saluer son ami et protecteur M. Lacasse auquel il avait voué dans son cœur une éternelle reconnaissance: après quoi il se fit conduire en voiture jusqu'aux établissements du bord du fleuve. Rendu là, il loua un canot pour traverser le lac St. Pierre. Notre héros maniait fort bien l'aviron, et ne craignit pas de s'aventurer seul sur les flots. Assis au bout de sa nacelle, il partit en chantant gaiement:

Batelier, dit Lisette,
Je voudrais passer l'eau.

et les autres chansons que lui avait apprises son ami Pierre. L'atmosphère était si parfaitement calme et la surface du lac si tranquille que la traversée se fit en très peu de temps.

Au moment où Jean Rivard débarquait sur la rive nord, le soleil pouvait avoir un quart d'heure de haut: ses rayons inondaient la plaine et se réflétaient de tous côtés sur les clochers et les toits de fer-blanc. Il voyait à sa droite l'église de Grandpré, et à sa gauche celle de la paroisse voisine, toutes deux s'élevant majestueusement dans la vallée, et dominant les habitations; elles apparaissaient comme enveloppées dans un nuage d'encens. Les longues suites de maisons, assises l'une à côté de l'autre, quelquefois à double et à triple rang, et remplissant les trois lieues qui séparaient les deux clochers, se déroulaient à ses regards. Quoiqu'à une assez grande distance il pouvait distinguer parfaitement la maison de sa mère, avec le hangar, le fournil, la grange et les autres bâtiments de la ferme nouvellement blanchis à la chaux, ainsi que la maison de brique voisine, celle du père François Routhier, et les arbres du jardin. Ce spectacle, intéressant même pour un étranger, était ravissant pour Jean Rivard. Il lui passa comme un frisson de joie par tout le corps, il sentit son cœur se dilater de bonheur, et partit de suite à travers champs, fossés et clôtures pour se rendre à la maison paternelle. Il était léger comme l'air et semblait voler plutôt que marcher.

A mesure qu'il approchait des habitations, il entendait plus distinctement les voix humaines et les cris des animaux: peu à peu certains sons qui ne lui étaient pas étrangers vinrent frapper ses oreilles; bientôt même il se sentit comme électrisé par le jappement de "Café," le vieux chien de la maison et son ancien ami, qui allait et venait de tous côtés, se démenant en tous sens, sans qu'on pût savoir à qui il en voulait. —Le bon chien ne cessa de japper que lorsque, accourant derrière la maison, il reconnut son ami d'enfance qu'il n'avait pas vu depuis si longtemps; il l'accabla de témoignages d'amitié, l'empêchant presque d'avancer à force de frôlements et de caresses. Ce bon animal descendait probablement d'Argus, le fameux chien qui reconnut son maître Ulysse après vingt ans d'absence et dont le divin Homère a fait connaître l'histoire à la postérité.

Comme on vient de le voir, la maison de la veuve Rivard étant bâtie sur le côté sud du chemin, c'était par le côté faisant face au fleuve que Jean devait entrer. Or, on était juste à l'heure où le crépuscule faisant place à la nuit, l'atmosphère revêt une teinte d'un gris foncé qui ne permet guère de distinguer les objets à distance. La soirée était magnifique; une température douce, presque tiède, un air pur et serein, invitaient à prendre le frais, et toute la famille Rivard, depuis la mère jusqu'au petit Léon qui n'avait pas encore quatre ans, était sur le devant de la maison, les uns assis sur le perron, causant de choses et d'autres, les autres jouant et gambadant dans le sable ou sur le gazon. Jean Rivard put ainsi entrer et parcourir même deux ou trois appartements, sans être remarqué. Les portes et les fenêtres étant ouvertes, il pouvait entendre sa mère et ses frères et sœurs converser à haute voix. Il lui prit alors fantaisie de leur faire une surprise. Sans sortir de la maison, il vint s'asseoir tranquillement près de la porte, d'où il pouvait facilement suivre la conversation.

"Ce pauvre Jean, dit bientôt la bonne mère en soupirant, je ne sais pas pourquoi il retarde si longtemps à venir nous voir! Il devait venir au commencement du mois. Pourvu, mon Dieu, qu'il ne soit pas malade ou qu'il ne lui soit pas arrivé d'accident!...

—Oh! pour ce qui est de Jean, maman, dit un des frères, vous n'avez pas besoin d'avoir peur, le malheur ne le connaît pas: et quant à être malade, vous savez que ça n'est pas une habitude: et je ne vois qu'une chose qui pourrait le rendre malade, c'est de trop penser à Louise Routier, et ce n'est pas une maladie comme ça qui l'empêcherait de venir.

—Louise m'a demandé aujourd'hui quand est-ce qu'il allait venir, dit la petite Luce, la plus jeune fille de Madame Rivard, qui pouvait avoir cinq ans.

—Tiens, elle ne me demande jamais ça à moi, dit un des garçons.

—C'est qu'elle a peur que tu te moques d'elle, dit un autre; tu sais comme il ne faut pas grand'chose pour la faire rougir.

—Moi, dit Mathilde, il y a quelque chose qui me dit que Jean sera ici, demain ou après demain.

—J'espère au moins, s'empressa de dire la bonne mère que cette seule supposition rendait presque joyeuse, j'espère que vous n'avez pas mangé toutes les prunes?

—Ah! pour ce qui est de ça, dit Joseph, du train que ça va, Jean ferait mieux de ne pas retarder.

—Le pauvre enfant! continua la mère, il ne mange pas grand'chose de bon dans sa cabane, au milieu des bois.... il travaille toujours comme un mercenaire, il endure toutes sortes de privations.... et tout cela pour ne pas m'être à charge, pour m'aider à vous établir...

Et de grosses larmes coulaient sur ses joues.....

—Ne vous chagrinez pas, ma mère, dit tout-à-coup Jean Rivard en sortant de sa cachette et s'avançant sur le perron: il y a déjà cinq minutes que je suis dans la maison et que je vous écoute parler....

Ce fut un coup de théâtre.

—Vous voyez, ajouta-t-il de suite en l'embrassant, et en embrassant tous ses frères et sœurs, que je suis en parfaite santé, puisqu'après avoir traversé le lac tout seul dans mon canot, je me suis rendu à pied jusqu'ici, à travers champs.

La mère Rivard resta pendant plusieurs minutes toute ébahie, toute interdite, ne pouvant en croire ses yeux, et Jean Rivard regretta presque de lui avoir causé cette surprise. Les frères et sœurs, moins énervés que leur mère, parlaient tous à la fois et criaient à tue-tête; ce fut pendant quelques minutes un tapage à faire peur.

(A Suivre)

Le gouvernement et la distribution du grain de semence

...tante déclaration du Ministère de l'Agriculture de Ré- ...—L'ancien système de distribution générale doit ...er.—Le manque de récolte causé par la sécheresse, dans ... sud-ouest de la province, serait beaucoup moins rare si la terre était cultivée plus convenablement.—Les autorités donnent à ce sujet un sérieux avertissement aux fermiers négligents.—Elles condamnent aussi la culture exclusive ... blé.

...distribution de semences par ...ouvernements durant ces der...s années, extravagante dans ...portions, et dans beaucoup ...inutile, a créé dans le public ...ression que si la récolte man... gouvernement y pourvoie... De bonne heure en juillet cet...née, un grand nombre es...péraient déjà le secours du gou...ment avant même d'être ...le dénuement. Cet état de ...s est à beaucoup d'égards re...table, surtout pour une caté...e de fermiers qui feront rare...ent le leur mieux avec cet espoir ...ie. Depuis plus de trente ans ...te institution des semences fournies par le gouvernement (bonne et ordinairement justifiable parmi les nouveaux colons peu familia...s avec notre sol, notre climat et nos conditions en général) s'est établie graduellement dans l'une ou l'autre part de la Saskatchewan mais le moment est venu pour les autorités de se demander si l'état de choses doit continuer indéfiniment ou s'il est grand temps de commencer à l'abolir.

Le sud-ouest de la province doit améliorer ses méthodes de culture

Dans nos régions semi-arides, il faut s'attendre à des récoltes manquées tant que l'expérience et l'observation ne nous auront pas fourni les meilleures méthodes de culture pour combattre la sécheresse. Mais il n'y a pas de raison pour que ces désastres se succèdent sans interruption. D'année en année, nos fermiers ont pleinement démontré qu'il n'y a pas une partie de la Saskatchewan, avec un bon sol et sous-sol argileux trop sec pour produire d'une demi- récolte (8 minots et demi de blé) à une bonne récolte moyenne (17 minots) sur une terre jachérée convenablement et de bonne heure, même dans une saison de sécheresse succédant immédiatement à une autre, comme cette année. C'est pourquoi les intérêts de l'agriculture et le bien général demandent que cette distribution perpétuelle de grains de semence cesse assez rapidement d'être admise comme règle générale. Pour une raison ou pour une autre, des récoltes manquent ça et là, mais la sécheresse ne saurait causer une faillite générale dans aucune partie considérable de la Saskatchewan.

S'il en est ainsi—et c'est le cas—ne devrions-nous pas être tous assez jaloux du bon renom de la Saskatchewan, qui occupe le premier rang pour la production du blé parmi les provinces et les Etats de l'Amérique du Nord, pour ne pas continuer cette croisade en faveur du grain de semence plus d'un jour qu'il n'est nécessaire?

De meilleures méthodes de culture, plus de variété et moins de précipitation, voilà le remède. Le sud-ouest de la Saskatchewan est nettement sec, de même que toute la région de la grande prairie; mais si tous les fermiers de cette partie de la province appliquaient la connaissance qu'ils ont maintenant des méthodes de culture nécessaires au succès, au lieu de tenter la fortune sur de grandes étendues non préparées, dans l'espoir d'obtenir une autre récolte de 1915, on entendrait peu parler, relativement, de récoltes manquées par la sécheresse. Mais des quantités de fermiers de cette région, avec le souvenir de 1914 et de 1917 encore frais à leur mémoire, n'ont pas un acre de terre en jachère cette saison. Il est vrai que ce déplorable manque de préparation pour la prochaine récolte est dû en grande partie au désir de quelques-uns de répondre à la demande nationale d'une production intense "en semant chaque acre possible". Dans le désarroi de l'époque que nous traversons, nous semblons avoir oublié momentanément qu'il y a encore moins de raison d'enfouir de la bonne semence et du travail coûteux dans un sol mal préparé en temps de guerre qu'en temps de paix.

Quoi qu'il en soit, le gouvernement ne fera pas de distribution générale de grains de semence le printemps prochain, mais à la place, et en plus des dispositions arrêtées le printemps dernier, les compagnies de prêts pourront augmenter leurs prêts aux clients responsables de façon à permettre à ceux qui ont perdu leur récolte par la sécheresse ou la gelée de se procurer la semence pour l'année prochaine.

Programme du Gouvernement

A une conférence sur la situation du grain de semence tenue à Régina récemment entre le gouvernement fédéral et des autorités provinciales (y compris l'Alberta) le programme suivant a été tracé et adopté:

(1) On espère que les municipalités rurales règleront la situation des semences dans leurs limites respectives, comme la chose a été faite d'une façon satisfaisante en général, durant ces dernières années.

(2) Le gouvernement provincial s'occupera de la situation des semences comme l'année dernière dans les territoires non organisés.

(3) Le gouvernement fédéral, par l'intermédiaire de la Commission d'achat de grains de semence, se procurera et retiendra pour les revendre, aux élévateurs terminus intérieurs, les provisions de semences suffisantes pour satisfaire aux demandes locales.

(4) Comme les années précédentes, le gouvernement fédéral avancera la semence à ceux qui prennent des homesteads non patentés et des préemptions, mais ces demandes seront faites au secrétaire de la municipalité rurale ou au ministère provincial de l'Agriculture, dans les territoires non organisés.

On espérait que le grain pouvait être tenu dans les élévateurs locaux pour satisfaire aux demandes locales et les autorités se sont efforcées de le faire; mais on s'est aperçu que les dépenses que cela entraînait feraient subir des pertes aux compagnies de grain ou coûteraient aux fermiers plus que le prix de transport des semences des élévateurs du gouvernement fédéral à Moose Jaw et à Saskatoon. Les acheteurs au comptant peuvent encore se procurer leur semence sur place, de leurs voisins ou des élévateurs, mais les compagnies de grain ne sont plus tenues de garder du grain de semence dans la Saskatchewan.

La distribution des semences doit cesser dans l'intérêt général

Tous les membres de la conférence ci-dessus mentionnée et l'opinion publique en général admettent que la réduction de la distribution du grain de semence à ses proportions absolument indispensables, bien qu'elle puisse causer de la gêne à quelques-uns et même faire diminuer l'étendue ensemencée à quelques autres, doit être accomplie dans l'intérêt de l'Etat, de la prospérité agricole et même de quelques colons.

Aucun gouvernement ne désire refuser aucune demande raisonnable de grain de semence ni toute autre assistance judicieuse aux colons apparemment décidés à réussir; mais aussi aucun gouvernement ne peut continuer à traiter plus longtemps en pupilles des hommes dont le plus grand nombre, laissés à eux-mêmes, arriveraient au succès baucoup plus rapidement.

Aucune autre province du Canada, à l'exception de l'Alberta, n'a à régler d'année en année une question de grain de semence par suite de la sécheresse, et elle n'est pas nécessaire dans le sud-ouest de la Saskatchewan si notre sol est convenablement jachéré. Cette garantie peut être augmentée de façon substantielle en abandonnant, aussi vite que les circonstances le permettent, le système d'une récolte unique—le blé—sur lequel tant de cultivateurs risquent le tout si imprudemment, pour une raison ou pour une autre.

D'après les rapports des représentants du ministère de l'Agriculture, dans des parties du sud-ouest de la Saskatchewan vieilles de dix ou douze ans, il y a de nombreuses fermes où la jachère n'est pas labourée avant juillet ou même août, et souvent jamais hersée que beaucoup plus tard; d'autres ne connaissent même pas la jachère d'été et n'en font jamais. On pourrait affronter presque aussi impunément notre hiver de l'Ouest sans combustible et sans abri que notre été du sud-ouest sans jachère d'été.

On ne jouera plus avec la semence du Gouvernement

Ceux qui persisteront à courir de telles chances à l'avenir doivent le faire à leurs risques et périls. Ils ne seront pas encouragés à jouer plus longtemps avec la semence du gouvernement dans l'espoir d'un autre 1915. L'ouest et le sud-ouest de la Saskatchewan, convenablement cultivé, serait, une année dans l'autre, l'une des régions les plus belles et les plus sûres de l'Ouest pour la production du blé.

Ceux qui refusent d'adopter les méthodes de culture éprouvées par les fermiers prospères de cette zone sont voués inévitablement à la ruine. A ceux qui ont encore perdu leur récolte cette année par suite de la sécheresse, le franc exposé de la situation que nous venons de faire peut sembler rude et cruel; mais il est sans aucun doute dans l'intérêt de tous que ceci soit dit et que le problème soit envisagé.

Dans le cas de beaucoup d'autres qui ont aussi perdu leur récolte cette année par des causes inévitables, comme la gelée et la grêle, il est agréable de savoir qu'un bon compte de banque ou le caractère varié de leurs opérations agricoles les met dans une position d'indépendance telle qu'ils peuvent se suffire à eux-mêmes en ce moment. Plus nous rechercherons et atteindrons tous cette condition enviable, plus tôt le système de grain de semence du gouvernement à crédit deviendra une chose du passé.

—o—

Une industrie payante.—L'engraissement des volailles.

(Notes des fermes expérimentales)

"Le grain coûte trop cher pour engraisser les volailles" disent certains cultivateurs. Mauvaise raison! Si jamais il y eut une époque où les volailles et surtout les cochets doivent être engraissés c'est bien l'époque actuelle. Le prix élevé de la viande laisse un beau bénéfice sur les aliments employés.

En réalité, la vente de poulets maigres devrait être interdite en ces temps de guerre. La charpente de l'oiseau est la partie qui vient le plus cher, et celle qui a le moins de valeur comme nourriture. La viande est la partie qui revient le moins cher car elle est toute mangeable. On voit donc la nécessité de recouvrir la charpente d'une bonne couche de chair. Le poids le plus avantageux auquel on peut commencer à engraisser les cochets est lorsqu'ils pèsent 4 livres, mais on peut même engraisser avec profit des oiseaux plus jeunes; ce fait a été démontré par plusieurs expériences conduites à la ferme centrale.

Les volailles de toutes sortes se sont bien vendues. Les poules ont obtenu le même prix que les poulets de rôt, et les poulets de grain ont bien rapporté. Des poulets Leghorn, pesant environ deux livres pièce et spécialement engraissés au lait à la ferme expérimentale, ont très bien payé pour la nourriture qu'ils avaient reçue. Quatre expéditions vendues en août et composées de 152 têtes pesaient, au début, 280 livres; après engraissement de dix jours, ils pesaient 340 livres, soit 60 livres de plus. Ils avaient consommé 180 livres de pâtée et 24 gallons de lait de beurre. La pâtée était composée de deux parties de farine de maïs, une partie de recoupes et une partie de criblures de liseron.

La nourriture avait coûté: 180 livres à 4 c. la livre, $7.20; 24 gallons de lait à 5 c. le gallon, $1.20 soit un total de $8.40 pour le lait et le grain. Ajoutons la valeur des cochets au commencement: 280 livres de poulets maigres qui se seraient vendus 35c. la livre, soit $98 et nous obtenons un coût total pour les poulets et la nourriture de $116.40.

Après engraissement, les poulets pesaient 340 livres, ayant gagné 60 livres en 10 jours. Ils valaient 50c la livre à cause de la meilleure qualité de leur chair, soit une valeur totale de $170.

Voilà donc un revenu de $54 pour le soin de 152 cochets en moins de deux semaines. Nous voyons également que pour chaque livre de chair formée, il a fallu trois livres de pâtée et quatre livres de lait, ce qui met l'augmentation de poids au prix de quatorze cents la livre.

—o—